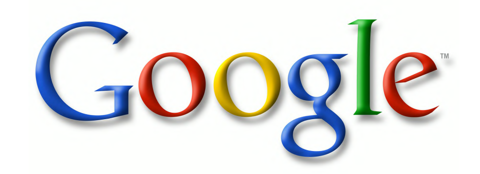
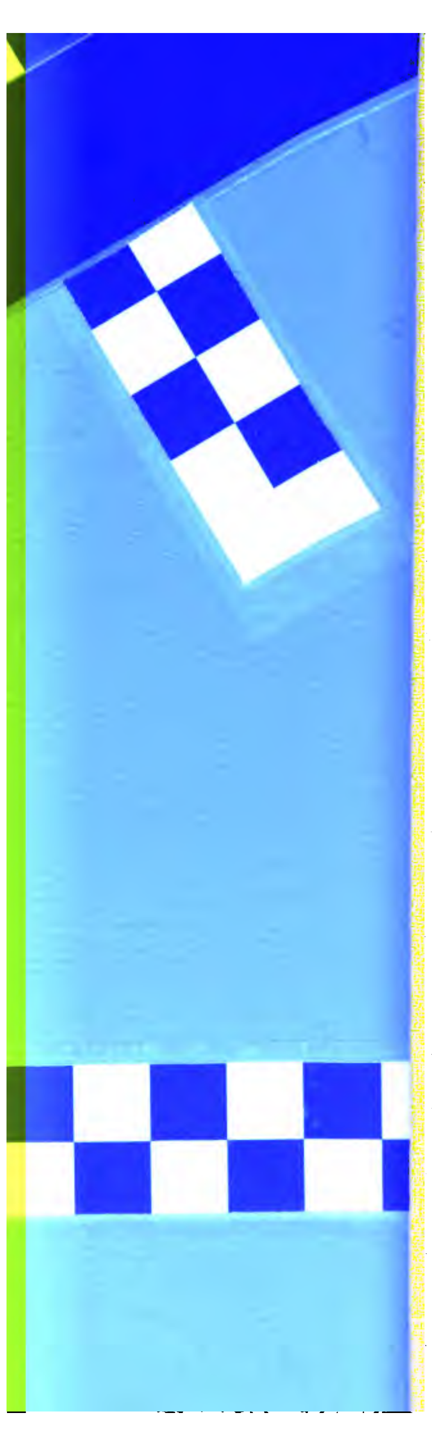
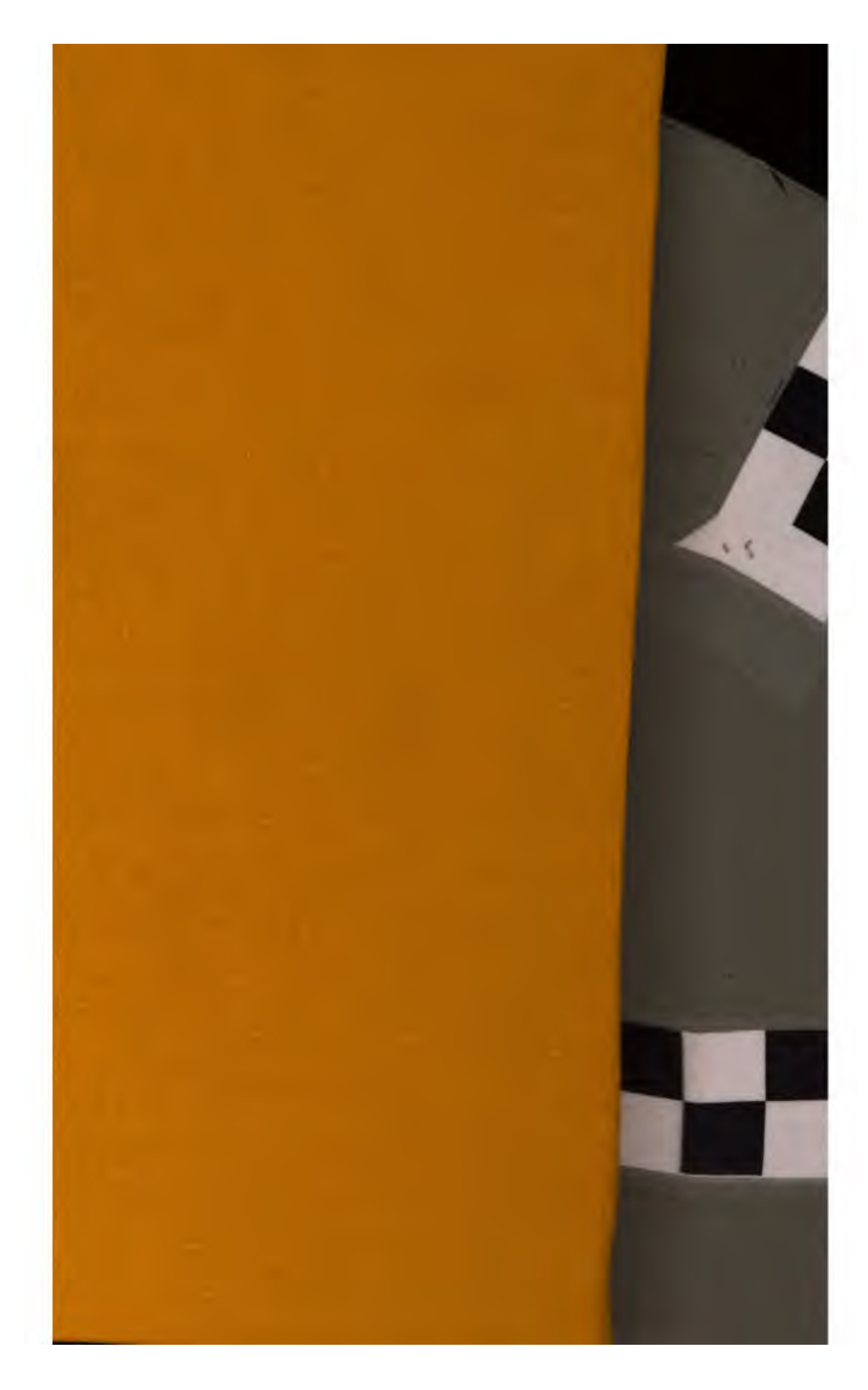






LES

MA-ROTSÉ

Étude géographique
et ethnographique du Haut-Zambèze

PAR

EUGÈNE BÉGUIN
(missionnaire)



LAUSANNE
LIBRAIRIE BENDA
(H. Sack, succ.)

FONTAINES (Neuchâtel)
ED. SACK
(L. Bourgeois, succ.)

1903

LES

MA-ROTSÉ

Etude géographique
et ethnographique du Haut-Zambèze

PAR

EUGÈNE BÉGUIN
missionnaire.

LAUSANNE — FONTAINES (Neuchâtel)
LIBRAIRIE BENDA — ED. SACK
(Th. Sack, succ.) — (L. Bourquin, succ.)
1903

EN VENTE A LA LIBRAIRIE BENDA

(Th. Sack, succ.), rue Centrale, Lausanne.

[…] Explorations dans l'Afrique aus[…] […] le bassin du Zambèze […] Fr. 2 25

[…] du Zambèze et de ses affluents […] » 10 —

[…] comment j'ai traversé l'Afrique. […] » 20 —

[…] Ténèbres de l'Afrique. 2 vol. […] » 30 —

[…] monde […] 2 60

[…] et musulmanes d'Egypte […]

[…] Transvaal et dans le […] 3 50

[…]vaal (1652-1899) […] » 15 —

[…] illustré […] » 3 50

[…] illustré […] » 10 —

[…] 10 —

[…] Sur le Haut-Zam[…] […] missions. 1 fort […] relié, tr. do[…] » 8 —

[…] au pays des Ba[…] […] Sud de l'Afrique. […] » 15 —

[…] moderne, contenant […] reliure toile […] » 3 50

Lebert, H. — Le Vésuve et […] de Naples, ses volcans et les volcans en général […] » 7 50

Bolliger, colonel. — Géographie militaire de la Suisse […] » 2 50

Kauffmann et de la Harpe. — Le lac Léman, la vallée du Rhône et Chamounix, avec plans et cartes […] » 2 50

Relié » 1 80

» 2 25

A

LA MÉMOIRE

DE MON FRÈRE OLIVIER BÉGUIN

MORT PASTEUR A CERNIER

LE 27 SEPTEMBRE

1893

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

INTRODUCTION

Après un séjour de sept ans au pays des ma-Rotsé, dans l'Afrique centrale, sur le Haut-Zambèze, il nous a paru intéressant et utile d'écrire une étude de cette région et de ses habitants, soit au point de vue de son histoire, de ses mœurs et traditions qui vont disparaître, soit au point de vue de son développement actuel. Ce travail n'a pas encore été fait. Il a déjà paru, il est vrai, plusieurs ouvrages sur le Haut-Zambèze, mais aucun n'est une étude systématique de cette contrée, faite après un long séjour dans le pays. Toutes ces relations sont des *récits de voyages;* les plus anciens sont ceux de Livingstone, qui paraissaient il y a déjà cinquante ans et qui viennent d'être réédités[1]. Ils sont extrêmement riches en observations de tout genre et sont une mine de renseignements sur le pays; mais en un demi-siècle, les choses changent, peut-être plus en Afrique qu'ailleurs, de sorte que beaucoup des observations faites

[1] *Missionnary travels and researches in South Africa,* by D. Livingstone, with notes by F.-S. Arnot. — London, John Murray, 1899.

par le grand voyageur écossais ne sont plus vraies aujourd'hui. En 1878, le voyageur portugais Serpa Pinto, parti de la côte occidentale, atteignait le Zambèze et descendait son cours supérieur; de retour en Europe, il a aussi publié une relation de son voyage[1]; de même en 1895, M. Alfred Bertrand[2], de Genève, et un officier anglais, M. Gibbons, visitaient ce pays et ont décrit ce qu'ils ont vu. Enfin, chacun connaît le beau livre de M. Coillard, *Sur le Haut-Zambèze*[3], qui n'est pas simplement, comme pour les ouvrages précédents, le journal d'un voyageur, qui a traversé plus ou moins rapidement les pays qu'il décrit, puisque lors de la publication de ce livre, M. Coillard avait déjà passé dix ans chez les ma-Rotsé; cependant, comme le sous-titre du livre lui-même l'indique, ce sont « des voyages et travaux de missions », et non pas une étude sur le pays et ses habitants.

---

[1] *Comment j'ai traversé l'Afrique*, etc. — Paris 1881.

[2] *Au pays des ba-Rotsé*, Haut-Zambèze. — Paris, Hachette, 1898.

[3] *Sur le Haut-Zambèze.* — Voyages et travaux de mission. — Paris, Berger-Levrault, 1898.

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS

CHAPITRE PREMIER

Description du pays.

Le pays des ma-Rotsé[1] est une vaste région que traverse le Zambèze dans tout son cours supérieur, c'est-à-dire depuis près de ses sources jusqu'au-delà du Mosi-oa-thounya, les grandes cataractes de ce fleuve que Livingstone a appelées chutes Victoria ; ce sont les contrées comprises entre le 21° et le 25° de longitude E. de Paris, et entre le 13° et le 18° de latitude S., ce qui donne pour ce royaume une superficie d'environ 250,000 kilomètres carrés, soit à peu près la moitié de la France.

Il faut distinguer dans ce pays plusieurs régions bien différentes les unes des autres. Dans sa partie supérieure, le Zambèze traverse une vaste plaine d'environ 300 km. de long sur peut-être 50 km. dans sa plus grande largeur. Cette étendue s'appelle le

[1] *ma-Rotsé* est synonyme de *ba-Rotsi ;* c'est la première forme qui est employée par les Zambéziens, c'est pourquoi nous la préférons à la seconde.

bo-Rotsé, autrement dit le vrai pays des ma-Rotsé ; en effet, ce nom de ma-Rotsé ne désigne que la tribu maîtresse qui a assujetti le reste du pays. Cette plaine, qui se trouve à une altitude moyenne de 1000 mètres au-dessus de la mer, est bordée de tous côtés par une chaîne de collines boisées. C'est à cause de cela que Livingstone, et d'autres après lui, ont appelé la région « vallée des ma-Rotsé » ; mais cette appellation est impropre, car ces chaînes de collines sont très peu élevées, elles n'ont guère que quinze mètres au-dessus de la plaine qu'elles longent ; et du reste, ces deux chaînes sont si éloignées l'une de l'autre, que même si elles étaient plus hautes, ce terme de *vallée* ne se justifierait pas.

Cette partie du pays est traversée dans toute sa longueur par le Zambèze, qui la partage à peu près par le milieu. Les ma-Rotsé appellent ce fleuve *Liambaé*, terme qui signifie dans leur langue rivière ; c'est ce que veut dire aussi le nom *Zambèze* dans le langage des tribus qui se trouvent en aval des grandes chutes ; dans l'idiome introduit au pays des ma-Rotsé par les ma-Kololo, le se-souto, on dit *noka*, qui a la même signification. C'est le *fleuve* par excellence ; seuls les affluents, que les indigènes nomment les *bana* du fleuve, c'est-à-dire ses enfants, ont des noms spéciaux. Le Zambèze est un beau cours d'eau ; à travers la plaine du bo-Rotsé, il coule sans bruit sur un lit de sable ; ses eaux sont très limpides, généralement bleues, et rappellent celles du Léman. Elles sont quelquefois aussi unies qu'un miroir ; mais certains jours, quand le vent se lève et que l'orage gronde, elles deviennent furieuses et font penser aux lacs suisses

quand ils sont démontés; les vagues sont alors très hautes, si bien qu'aucun batelier ne se risquerait à traverser le fleuve, et que tous ceux qui se trouvent en route se hâtent d'aborder.

D'autres fois encore, quand tout dort dans la nature et qu'aucun bruit ne se fait entendre dans la plaine, on peut contempler la lune qui se mire dans le fleuve et la Grande Ourse qui brille du côté du nord. Alors, oubliant la réalité, tournant le dos à la Croix du Sud, on se croirait dans quelque coin reculé de l'Europe; mais tout à coup retentissent dans la nuit les sombres hennissements d'un hippopotame, ou les tambours du village voisin, ou encore le cri strident d'un oiseau nocturne qui traverse l'espace, lançant dans les airs son chant lugubre pareil à un cri humain; et ainsi vous êtes rappelé à la réalité. Or tout cela vous dit que l'Europe est bien loin, que vous êtes en pleine Afrique.

En voyant la limpidité des eaux du Zambèze, on aimerait pouvoir s'y baigner; il serait agréable, semble-t-il, de s'y ébattre, de traverser le fleuve à la nage, d'essayer de lutter contre le courant; mais c'est un plaisir auquel il faut renoncer, car ces eaux sont perfides, elles cachent de nombreux crocodiles qui, à l'occasion, ne refusent pas un repas de chair humaine.

Le Zambèze a rarement plus de 600 m. de large et je doute qu'il ait nulle part plus d'un kilomètre. On peut dire qu'il n'a pas deux jours de suite le même niveau. En effet, à partir de la fin de la saison des pluies, soit au mois d'avril, il ne cesse de baisser; à la fin de la saison sèche, au mois d'octobre, il s'y forme quantité de bancs de sable qui émergent de son lit et qui rendent parfois la navigation

CHAPITRE DEUXIÈME

Climat. — Maladies. — Saisons.

L'Afrique est connue pour son insalubrité; on sait que, même sur les hauts plateaux du centre de ce continent, la fièvre paludéenne règne à l'état endémique. Quand Livingstone entreprenait ses voyages au Zambèze, son but était de rechercher un champ de mission; après avoir parcouru les pays qui forment aujourd'hui le royaume des ma-Rotsé, il arriva à la conclusion qu'il n'y avait pas d'endroit suffisamment sain pour l'établissement d'Européens. Cependant la Société des missions de Londres, à laquelle Livingstone se rattachait, entreprit une œuvre dans la vallée du Linyanti; mais le sort de cette mission a été si malheureux, qu'elle a pu contribuer à faire au climat du Zambèze une réputation épouvantable. Or, ce qui est arrivé à cette entreprise missionnaire reste un mystère. Cette expédition, assez nombreuse, périt presque entièrement peu de temps après son arrivée au Linyanti; le restant dut reprendre le chemin du sud de l'Afrique dans des conditions de santé excessivement mi-

sérables. Quelles ont été les causes de ce désastre? On a voulu le mettre sur le compte de la fièvre, mais je suis bien plutôt porté à croire ce que les survivants ont raconté et qui est confirmé par les indigènes, qu'ils ont été empoisonnés; la fièvre ne suffit pas pour expliquer les malheurs qui ont fondu sur cette expédition, dont la plupart des membres sont morts pendant un séjour extrêmement court au Linyanti, après être tombés malades tous ensemble.

La fièvre règne dans tout le bassin du Zambèze, toutefois les cas de mort foudroyante sont rares; ses effets sont incontestablement pernicieux, mais ne s'affirment ordinairement qu'à la longue. Il est très important que les Européens qui vont au Zambèze, surtout s'ils se proposent d'y demeurer, aient non seulement d'une manière générale une bonne santé, mais aussi tous les organes en bon état, sans aucune prédisposition morbide; on a remarqué que sous l'influence de la fièvre, les maladies dont les organes sont atteints se développent et peuvent prendre une forme aiguë déterminant souvent la mort. Ainsi un individu qui a la poitrine faible, toussera toujours beaucoup avec la fièvre; ceux qui ont les reins malades verront leur mal s'aggraver et seront obligés de quitter le pays pour éviter une issue fatale.

Quant à l'influence de la fièvre sur ceux qui ont séjourné plusieurs années au Zambèze, on a constaté qu'elle amène communément une hypertrophie du foie et de la rate; celle-ci surtout atteint des dimensions énormes et devient excessivement douloureuse. Un autre effet de la fièvre, c'est l'anémie; tous les Européens qui ont vécu quelques années

[illegible] en sont plus ou moins atteints; enfin, [illegible] conséquence fréquente de la chaleur presque [illegible] de ce pays, c'est de créer un état d'énervement et de fatigue très pénible. La fièvre provoque [illegible] accidentellement des accès d'hématurie, quelquefois extrêmement graves. Nous avons connu des cas où la mort est survenue quelques heures après le commencement de l'accès; d'autres fois, les malades se sont remis sans être obligés de quitter le pays et sans que de nouvelles rechutes se soient produites. Cependant, c'est certainement là une des formes malignes de la fièvre du Zambèze.

Un curieux effet de la malaria, qui s'est produit quelques fois au pays des ma-Rotsé, est de plonger le malade dans un sommeil léthargique pendant un temps prolongé qui peut durer jusqu'à dix ou même douze heures; le réveil est souvent suivi de sérieux dérangements cérébraux. Les malades sont fort agités et il est nécessaire que plusieurs personnes les tiennent pour les empêcher de se faire du mal ou d'en faire à d'autres. Cet état-là est aussi une forme très grave de la fièvre; mais, chose remarquable, même alors que le patient est si agité, — [illegible] si quatre hommes peuvent l'obliger à [illegible] — il n'a pas une température élevée [illegible] est plutôt fraîche au toucher. Cette aliénation mentale se continue parfois plusieurs jours [illegible] généralement, le malade redevient [illegible] même et se guérit complètement; [illegible] il arrive aussi que cette singulière maladie se termine par la mort.

[illegible] effets de la fièvre varient beaucoup [illegible] individus; tandis que les uns ne peuvent [illegible] du tout tant que l'accès dure, d'au-

tres, au contraire, dorment alors plus profondément qu'à leur état naturel. Les uns n'ont jamais la fièvre sans avoir aussi mal à la tête, ce que d'autres n'éprouvent pas.

Y a-t-il des maladies spéciales au Zambèze? Comme la malaria y est à l'état endémique, on l'accuse volontiers de toutes les indispositions dont on peut être atteint. Que l'on se plaigne d'une névralgie ou d'une migraine, de la grippe, ou de quelqu'autre malaise indéterminé, on le mettra toujours sur le compte de la fièvre. Il n'est nullement exact de dire, comme Livingstone l'a fait, que la fièvre soit à peu près la seule maladie connue dans ces contrées; pendant le séjour de sept années que j'ai fait dans ce pays, j'ai pu constater que les gens y sont atteints de la plupart des mêmes maux que ceux dont on souffre en Europe. Le grand voyageur écossais prétend qu'il n'a vu au Zambèze ni phtisie, ni scrofule, ni rougeole, ni petite vérole, ni épilepsie, ni cancer. Ces observations, comme beaucoup d'autres faites par lui, se ressentent du peu de temps qu'il a passé dans ces régions, car nous avons au contraire constaté l'existence de toutes ces maladies qu'il n'a pas vues, sauf le cancer, qui semble bien ne pas exister; ceci nous a été facile, soit à cause des nombreux malades qui chaque jour viennent dans nos stations missionnaires pour y demander des médecines, soit dans nos visites aux indigènes.

Les maladies cutanées sont naturellement les plus répandues, vu la malpropreté dans laquelle vivent la généralité des Zambéziens; en hiver, ils peuvent passer des semaines sans se laver, aussi la gale est-elle extrêmement répandue. Ils souffrent

constamment d'abcès et d'ulcères, provenant probablement de la mauvaise nourriture qu'ils absorbent souvent. On ne se fait pas une idée de ce qu'ils sont capables de manger ; ce sont des viandes vertes, exhalant une forte odeur de décomposition ou remplies de vers : fréquemment, ils disputent aux vautours des animaux en train de pourrir dans la plaine ; ils recueillent avec joie les poissons qui filent au courant de l'eau et dont les chairs ne tiennent souvent plus ensemble, tellement elles sont à un degré avancé de décomposition. Des Européens mourraient sans doute à ce régime, les noirs n'ont pas l'air d'en souffrir ; aussi est-il faux d'avancer que le blanc peut manger sans crainte tout ce que les indigènes prennent. Jamais ils n'enfouissent une bête qui a péri : quelle que soit la maladie à laquelle une tête de bétail a succombé, toujours les indigènes la mangent, se contentant de jeter les parties malades. Et cependant ce régime, si contraire à l'hygiène, ne suffit pas pour expliquer les abcès dont ils souffrent, car les Européens, qui vivent dans les meilleures conditions hygiéniques possibles, qui se baignent chaque jour, sont atteints fréquemment de ce même mal. Qu'on s'écorche en travaillant ou qu'on se plante une épine dans la main, la blessure produit régulièrement des abcès, qui ne se guérissent que difficilement, sans doute parce que le sang est dans un état continu d'échauffement.

La maladie de la peau la plus grave de ce pays, et qui est malheureusement très répandue, c'est la *lèpre*. Elle a plusieurs degrés ; elle s'annonce par des taches rougeâtres, qui causent au patient des démangeaisons fort désagréables. A ce point-là, le

malade se guérit souvent, sans trop de peine, au moyen de la teinture d'iode. Plus tard, il se forme sur la peau des croûtes douloureuses, semblables à des durillons ; le mal peut encore être arrêté à cette période, mais c'est déjà plus difficile et plus rare qu'au premier degré de la maladie ; enfin, la lèpre proprement dite apparaît : les doigts dès mains et des pieds commencent à se désarticuler et à tomber ; on rencontre de pauvres estropiés dont les membres sont rongés par le terrible fléau. On ne peut rien faire pour leur guérison ; c'est à peine s'il est possible d'enrayer le mal ; on ne leur donne que des palliatifs pour ne pas renvoyer les malades à vide.

Au Zambèze, la lèpre au lieu de diminuer augmente, et les indigènes ne prennent aucune précaution. Quand même ils sont atteints de la gale, ou de telle autre maladie qu'ils savent être contagieuse, ils n'en continuent pas moins à vivre, à dormir et à manger en société. Ils sont d'une insouciance inouïe ; ainsi, les lépreux se marient, non seulement entre eux, mais même avec des gens en santé, auxquels presque immanquablement ils communiquent leur mal.

Les maux d'yeux sont communs et quelques fois très graves ; bien des cataractes devraient être opérées. Il n'est pas rare de rencontrer des borgnes et des aveugles. Comme pour les maladies de la peau, la saleté est probablement une des principales causes de ces infirmités, mais elle n'est pas la seule ; l'ardeur du soleil et les vents furieux qui soufflent à certaines époques, soulevant des tourbillons de sable et de poussière, y sont évidemment aussi pour beaucoup.

Et puis, les noirs souffrent de la gorge et de la poitrine; les bronchites et les pneumonies sont fréquentes, ce dont on pourrait s'étonner; en effet, il semblerait que ce sont là des maux spéciaux aux pays froids, mais le grand contraste entre le jour et la nuit et le peu de couvertures que la plupart des indigènes possèdent, expliquent ces refroidissements; d'autres, au contraire, se couvrent beaucoup, enfermés dans de petites huttes presque hermétiquement closes, où il y a peu d'air; aussi, quand ils sortent tout en transpiration, la réaction est si subite qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils s'enrhument ou prennent même des maladies sérieuses, qui ont pour origine un refroidissement.

Enfin, les indigènes se plaignent de la fièvre presque autant que les Européens; cependant, il faut dire qu'ils s'écoutent beaucoup et, pour peu qu'ils ne se sentent pas parfaitement bien, ils vont se coucher et tout de suite se déclarent mourants. Lorsqu'ils parlent d'un malade, qui est peut-être vraiment très peu bien, on ne sait jamais à quoi s'en tenir, étant donnée leur manière hyperbolique de parler de leurs maux comme étant toujours mortels.

D'une manière générale, on peut affirmer que les Zambéziens ont une bonne santé; si l'on pense aux conditions hygiéniques dans lesquelles ils vivent, on est étonné qu'ils ne soient pas atteints de plus d'infirmités. Une chose extraordinaire, c'est qu'ils semblent n'être jamais frappés d'insolation, et cependant il n'est pas dans leurs mœurs de porter un chapeau. On rencontre aujourd'hui beaucoup d'individus qui en ont, ainsi que des ombrelles, mais ils ne les possèdent qu'à titre d'ornement; ils

ne les emploient que pour imiter les Européens et non pour être à l'ombre. Comment donc s'expliquer que ces gens noirs, dont la peau attire par conséquent la chaleur plus que ne le fait celle des blancs, puissent affronter nu-tête, pendant des heures, en plein midi, l'ardeur d'un soleil de feu sans en éprouver aucun malaise ? Et cela n'est pas seulement le fait des hommes, mais c'est aussi le cas des femmes et des enfants ; de tout jeunes bébés de quelques semaines au plus sont portés sur le dos de leur mère et exposés aux rayons solaires ; c'est un vrai mystère que ces petits êtres résistent, car quelquefois le soleil est d'une chaleur telle que les Européens ne s'y exposent pas volontiers.

La mortalité parmi les petits enfants est certainement énorme ; elle atteint en Europe — où les règles de l'hygiène sont généralement observées et où les secours médicaux surabondent — des proportions déjà respectables, à combien plus forte raison doit-elle être grande chez un peuple qui ignore ces règles et où l'art médical est encore dans son enfance. Nous n'avons aucune donnée certaine à ce sujet ; comme bien on pense, il n'y a pas d'état-civil chez les ma-Rotsé; en outre, jamais les enterrements ne se font en public ; ils sont toujours plus ou moins clandestins et fréquemment ont lieu de nuit, de sorte qu'il est difficile de savoir au juste combien il meurt d'individus dans le pays en une période déterminée ; en causant avec les gens, c'est une exception d'en rencontrer qui ne disent pas avoir perdu des enfants en bas âge.

La chaleur solaire varie sensiblement, quelquefois elle est excessive et on sent alors le sol brûler à travers la semelle des souliers, tant il est sur-

chauffé. Mais il faut distinguer différentes époques dans l'année. On dit à tort que les tropiques n'ont que deux saisons: la saison sèche et celle des pluies. Cette classification facile et superficielle n'est pas tout à fait exacte. Les indigènes ont d'autres divisions. Au Zambèze, on distingue le *mariha*, le *mboumbi*, le *lehlaboula* et le *mounda*.

Le *mariha* correspond à l'hiver et comprend les mois de mai, juin et juillet. Mais ce nom d'hiver ne doit naturellement pas nous faire penser à ce qu'il est en Europe; dans cette zone-ci, il a un tout autre caractère. C'est cependant bien l'hiver; pendant ces mois, la nature se repose, la sève des arbres descend dans le sol, la plupart perdent leurs feuilles et rien ne croît. Les jours aussi sont plus courts que pendant le reste de l'année et il fait moins chaud. Les nuits sont froides et il n'est pas rare que le thermomètre descende à 0, ou même quelquefois au-dessous. Nous avons même vu — c'était pendant la nuit du 9 au 10 juillet 1898 — le thermomètre marquer *8° au-dessous de 0;* mais ce fut, il est vrai, chose extraordinaire et peut-être unique. Pendant ces mois de mai à juillet, on est heureux d'avoir de bonnes couvertures pour la nuit, surtout en voyage, et le matin et le soir on apprécie les habits chauds.

A cette époque, pendant la nuit, surtout au lever du soleil, la température est si basse qu'on devient très frileux, car il ne cesse de faire très chaud au milieu du jour. A partir de dix heures du matin jusque vers cinq heures de l'après-midi, il serait impossible de supporter des habits chauds; le thermomètre marque pendant la journée 30° à l'ombre. Cette variation entre la nuit et le jour rend le

contraste excessivement pénible ; la chaleur de midi est quelquefois difficile à supporter ; mais le froid de la nuit l'est encore plus et la plupart des Européens, comme du reste aussi les indigènes, deviennent sensibles à cette baisse de température.

Pendant ces mois d'hiver, il ne tombe pas une seule goutte de pluie; la terre est toute sèche, l'herbe grillée, sauf dans les bas-fonds où est restée l'eau de l'inondation; c'est là que le bétail va paître. Mais cette époque a aussi ses avantages ; elle permet d'entreprendre de longs voyages sans avoir à se préoccuper du temps qu'il fera ; les jours se succèdent invariablement beaux ; c'est alors que se font les constructions, que se répare ce qui a été détérioré pendant la saison des pluies, qu'on défriche et qu'on laboure en vue des semailles prochaines.

La saison suivante, que les indigènes appellent *mboumbi (la sécheresse)*, comprend les mois d'août, septembre et octobre. Il ne pleut pas encore, sauf quelquefois un peu dans la seconde moitié d'octobre. C'est l'époque la plus chaude de l'année; les nuits deviennent moins froides, mais la chaleur diurne augmente. Il n'y a pas une grande différence entre le mois d'août et celui de juillet ; en septembre, par contre, et surtout en octobre, les chaleurs deviennent extrêmement fortes ; les nuits sont souvent chaudes et peu reposantes ; cependant, c'est plutôt une exception, et en général il y a toujours grand contraste entre le jour et la nuit. La moyenne des températures en octobre est de 17° au lever du soleil ; à partir de dix heures du matin, jusque vers quatre heures, le thermomètre indique à l'ombre une moyenne de 36° ; au coucher du soleil, il se fait

déjà une baisse de huit à dix degrés ; cette température se maintient pendant la première moitié de la nuit, puis, vers trois heures du matin, on observe un rafraîchissement appréciable.

Durant toute cette période, comme du reste pendant les mois d'hiver, il souffle constamment un furieux vent d'est. C'est à cela et à l'ardeur du soleil pendant la journée qu'il faut attribuer le fait que la plaine, qui était submergée les mois précédents, sèche très rapidement ; cette époque, qu'on pourrait croire malsaine, est au contraire celle où beaucoup souffrent le moins de la fièvre. Malgré tout, on ne pourrait pas faire de ceci une règle ; d'ailleurs les expériences varient suivant les individus.

Si extraordinaire que cela puisse sembler, cette époque correspond au printemps ; c'est à ce moment que la sève remonte dans les arbres, qu'ils poussent de nouvelles feuilles et que ceux qui doivent avoir des fleurs s'en couvrent. Mais c'est en cette saison qu'il ne faudrait pas songer à ce que ce mot de printemps évoque dans la pensée d'un Européen ; un poète ne trouverait ici rien à chanter, [illegible] arbres seuls ayant des manifestations de renou[illegible] le reste de la nature paraît encore plus grillé
sur [illegible] hiver et pendant ces mois, tous les bas-fonds
les [illegible] resté de l'eau de l'inondation sèchent aussi,
[illegible] en est réduit à brouter une herbe jaune,

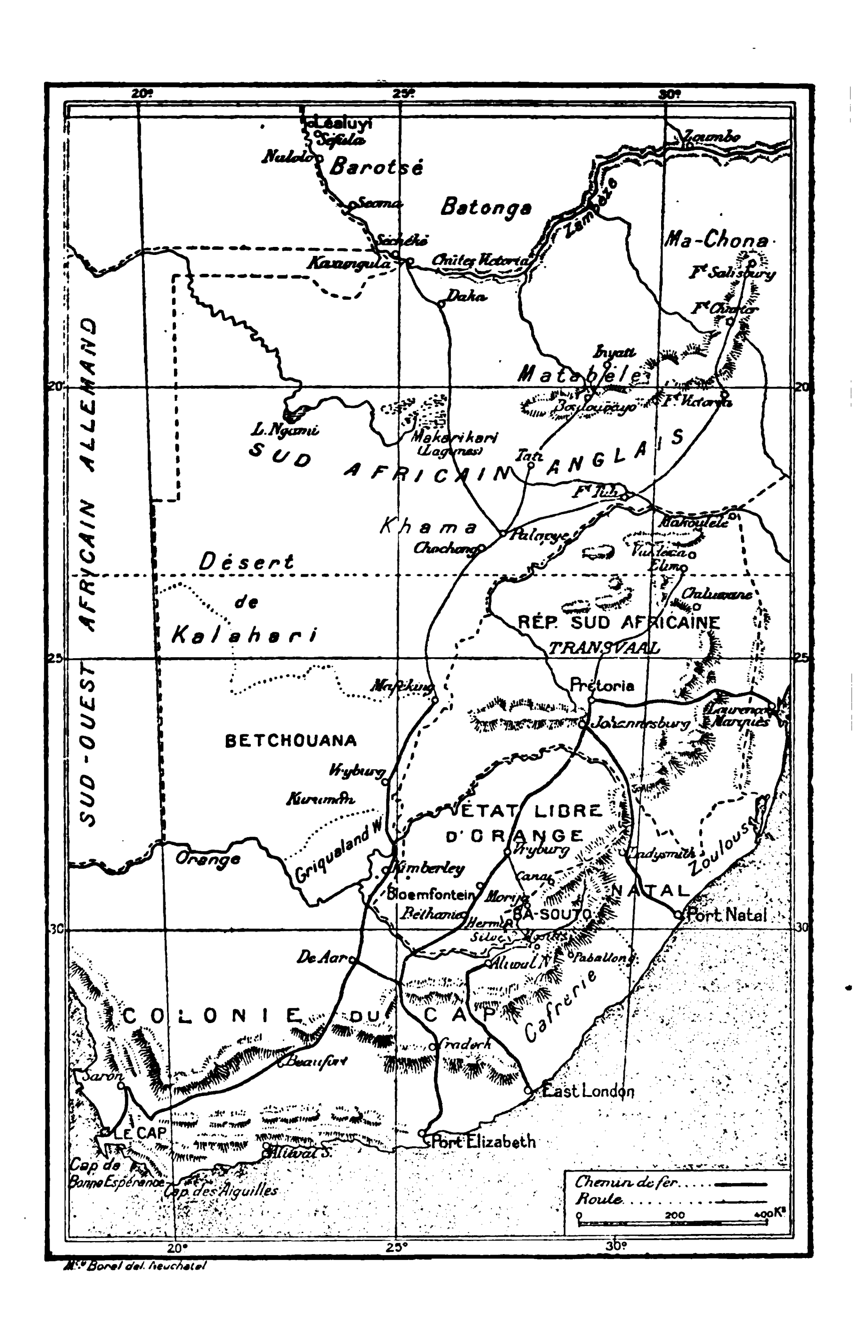
A [illegible]ble foin, une espèce de paille qui ne
du sol[illegible] ne fait nullement augmenter le
très fril[illegible] est alors constamment
milieu d[illegible] qui ne contribuent
jusque ver[illegible]aturellement embrasé.
impossible [illegible]s, *mariha* et *mboumbi*,
momètre mar[illegible] la saison sèche, pen-
Une telle varia[illegible]

dant laquelle il n'y a pas de pluie du tout et qui comprend les mois de mai à octobre, les deux périodes suivantes correspondent à la saison des pluies, soit les six autres mois de l'année. A partir de novembre, c'est le *lehlaboula*, l'été ; les pluies commencent à ce moment à tomber avec abondance; les campagnes se mettent à verdir d'une manière magnifique et pendant quelques semaines, ce pays qui a si souvent un aspect désolé, se revêt d'une belle parure.

Dans les mois de sécheresse, on avait défriché et labouré ; c'est maintenant qu'on ensemence les champs. Il faudra ensuite aller souvent désherber, car pendant cette saison des pluies tout pousse d'une façon extraordinaire, avec une rapidité remarquable. Là où durant la sécheresse il n'y avait qu'un sol pelé, recouvert d'une misérable herbe sèche, il croît en quelques semaines, sous les bienfaisantes et continues ondées, toutes espèces de plantes, dont quelques-unes de plus de deux mètres de haut.

Mais la chaleur a peu diminué; n'étaient les orages qui presque chaque jour viennent rafraîchir la température, il ferait sûrement encore plus chaud alors que pendant le mois d'octobre. Il ne faut pas croire qu'il pleuve toujours à cette saison. Il se passe parfois plusieurs jours de suite sans pluie, et celle-ci ne tombe du reste presque jamais une journée entière. D'une manière générale, on n'a au Zambèze que des orages, si bien que pour les indigènes le mot pluie, *poula*, est synonyme d'orage; lorsqu'il tonne, ils disent toujours : « *Ké poula* » (C'est la pluie).

Ces pluies viennent très subitement, et même sans que rien ne les fasse prévoir ; la plupart du temps, c'est vers quatre heures de l'après-midi; la



M.ᵐᵉ Borel del. Neuchatel

La carte ci-contre a déjà paru dans le livre: *Au Zambèze; sur les pas de nos missionnaires*, et dans les *Nouvelles du Zambèze*. Le cliché nous a été gracieusement prêté par M. Ed. Favre. Cette carte n'a aucune prétention scientifique, ce n'est guère qu'une esquisse qui a uniquement pour but de montrer la situation du Pays des ma-Rotsé (ba-Rotsé) dans le Sud africain.

Erratum. — Nalolo est sur la rive droite. La ligne du chemin de fer du Cap aux Chutes Victoria est actuellement construite jusqu'à environ 100 kilomètres au-delà de Bulawayo.

... était belle, mais chaude; l'air lourd faisait ... après la fraîcheur; tout à coup un vent ... souffle, soulevant des tourbillons de poussière ... fleuve, jusqu'à ce moment calme et uni ... un miroir, devient furieux; les bateaux qui ... en route sont obligés d'aborder.

... il faut éteindre les feux, si l'on ne ... s'exposer à être incendié; ceux qui sont ... chez eux se hâtent de rentrer, car se sont là ... avant-coureurs de l'orage. En effet, tôt ... pluie tombera avec abondance, si bien ... maints endroits le sol en sera tout raviné. Il ... alors presque instantanément une baisse ... de température, on respire avec plus de ... et la fraîcheur est même si grande, qu'on ... volontiers un habit chaud.

Depuis le mois de novembre jusqu'en avril, on ... s'attendre chaque jour à un de ces orages. Il arrive cependant quelquefois que la pluie se mette à tomber tout doucement pendant la nuit; c'est rare, mais quand cela se produit il pleut longtemps, parfois une douzaine d'heures consécutives.

Au milieu de la saison des pluies, on observe d'ordinaire une interruption d'environ quinze jours de sécheresse, et cela au commencement de janvier. Malgré l'abondance d'eau qui tombe pendant quelques semaines, la chute annuelle en est pourtant moindre au Zambèze qu'en Suisse; elle n'atteint pas un mètre, ce qui se comprend bien puisque dans l'espace de plus de six mois il ne pleut pas du tout.

Il ne grêle non plus pas fréquemment; durant les ... ans de mon séjour au pays des ma-Rotsé, je ne ... vu que quatre ou cinq fois. Cela peut paraître

superflu de dire qu'il ne neige jamais: et cependant, s'il pleuvait pendant les mois d'hiver, alors que la température descend à 0, ce phénomène pourrait très bien se produire.

Tandis que dans les mois de sécheresse le vent souffle régulièrement de l'Est, à la saison des pluies il change de direction; il vient parfois de l'Orient, mais souvent aussi c'est des autres points cardinaux; dès lors il n'y a plus de règle, et on peut s'attendre à voir venir l'orage de tous les points de l'horizon.

La quatrième période que les indigènes distinguent est celle du *mounda* (*l'inondation*), période qui ne constitue pas nécessairement une saison; c'en est cependant une, car alors se font les récoltes. Elle correspond à l'automne; ce sont les mois de février, mars et avril et c'est la fin de la saison des pluies qui habituellement sont rares en avril. La chaleur est moins accablante et les nuits deviennent fraîches, voire même déjà froides. Pour la plaine des ma-Rotsé, c'est une période bien à part dans l'année; le pays étant en grande partie inondé, les conditions d'existence sont passablement changées. La plupart des gens quittent leur village pour aller habiter hors des atteintes de l'eau; mais ils s'en éloignent le moins possible, de sorte que ces établissements temporaires changent de place, suivant que l'inondation est plus ou moins haute.

Le bétail ne reste pas non plus dans la plaine, il doit même émigrer bien avant la population; on l'emmène déjà en février dans les régions qui ne sont pas inondées, tandis que les gens ne se déplacent qu'en mars.

Les champs de maïs et de sorgho sont sur des

monticules qui émergent du milieu des eaux, formant des îlots; on y va en bateau pour faire la récolte.

C'est généralement entre le 10 et le 15 avril que l'inondation atteint son niveau le plus élevé ; elle ne s'y maintient que deux ou trois jours puis baisse rapidement, si bien qu'au mois de mai les pirogues ne circulent plus aussi facilement, et qu'on doit rechercher les *melapo,* comme disent les Zambéziens, c'est-à-dire les dépressions, fossés naturels, transformés en canaux qui ont quelquefois plusieurs kilomètres de long et où l'on peut encore naviguer, alors que le reste de la plaine est bien desséché ; puis enfin, même dans ces endroits-là, l'eau disparaît et en juin il devient impossible d'aller en canot ailleurs que sur le fleuve. La population se hâte de réintégrer ses foyers avant ce moment.

Au commencement de juin, il y a pendant une quinzaine de jours un temps où la circulation à travers le bo-Rotsé offre mille difficultés ; on ne peut plus y naviguer, et d'autre part le pays n'est pas encore assez sec pour aller à pied. C'est aussi un mauvais moment au point de vue sanitaire ; les eaux se sont retirées laissant des monceaux d'herbe sèche en décomposition, d'où s'exhalent des odeurs de marais désagréables et malsaines. Cela dure peu, comme nous l'avons dit plus haut; grâce au vent qui souffle constamment à cette époque, et à l'ardeur du soleil, la plaine sèche très rapidement.

Voilà le cycle de l'année zambézienne ; chacune de ces quatre périodes : *mariha, mboumbi, lehlabula, mounda* a sa physionomie spéciale et amène ses occupations particulières.

CHAPITRE TROISIÈME

Plantes, minéraux et animaux sauvages du pays des ma-Rotsé.

La plus grande partie du pays des ma-Rotsé est couverte de vastes forêts, qui renferment bien des richesses de diverses natures, mais qui ne pourront être mises en valeur tant que les communications entre le Haut-Zambèze et le sud de l'Afrique ne seront pas plus faciles qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent.

Ces forêts n'ont cependant rien de majestueux : ce ne sont pas de grandioses labyrinthes, tels qu'on se représente généralement les *forêts-vierges*, d'après tout ce qui a été écrit sur celles d'Amérique. Au Zambèze, les arbres sont plutôt petits ; il est rare qu'ils aient plus de quinze mètres de haut et il y a peu de fourrés impénétrables. La plupart du temps, la végétation sous bois est presque insignifiante et il n'est d'ordinaire pas difficile de s'y frayer un chemin. Cela s'explique facilement, parce que dans toute la région boisée, le sol est du sable ; ce qui est beaucoup plus étonnant et difficile à compren-

chasseurs portant en triomphe sur un brancard le fauve qu'ils avaient tué. Une avant-garde précédait l'animal, courant, criant, dansant, simulant avec leurs lances le combat; tout cela en très bon ordre. Puis venait le gros de la troupe, chantant aussi, célébrant leur victoire. Mais, hélas ! il y avait encore une arrière-garde avec deux blessés; l'un deux avait une oreille et une partie des chairs de la joue emportées; l'autre un bras cassé; c'étaient deux vilaines plaies que j'ai soignées pendant plusieurs semaines; la vitalité est telle chez les noirs que, les antiseptiques aidant, tous les deux se rétablirent promptement.

Les lions affamés qui viennent faire des incursions dans la plaine sont d'une audace inouïe; il leur arrive de s'attaquer non seulement au bétail, mais même aux gens et cela en plein jour. On m'a raconté l'histoire de deux femmes, sur lesquelles un de ces animaux s'élança, alors qu'elles étaient en train de piocher dans un champ à la lisière de la forêt. Mais ces faits-là sont rares au bo-Rotsé, et on peut dire que les animaux féroces en ont disparu; ils ne se trouvent plus que dans les forêts. Le seul gros gibier — sauf l'hippopotame — qui soit encore abondant dans la plaine, ce sont les antilopes, en particulier l'espèce appelée par les Zambéziens *létsui* (au pl. *matsui*). Ces bêtes sont grosses et atteignent la taille de l'âne; elles sont appréciées par les indigènes : la viande en est très bonne et les peaux font de chaudes couvertures; avec celles des jeunes surtout, dont le poil est encore long, on fait de fort belles fourrures. La chasse de ces animaux est interdite. Deux fois par an seulement, tous les hommes sont convoqués et il s'organise

des battues dont tout le produit est pour le roi et sa sœur de Nalolo, auxquels on envoie les peaux et la plus grande partie de la viande. Quand les chasseurs sont trop loin pour l'envoyer fraîche, ils l'envoient séchée. A la fin de l'expédition le souverain distribue les peaux à qui bon lui semble.

Ces parties de chasse se font, une au temps de l'inondation, l'autre à celui de la sécheresse. La première se pratique en bateaux ; on oblige les antilopes cernées à se réfugier sur les îlots disséminés dans la plaine, où elles sont ensuite massacrées en masse. C'est généralement le roi lui-même qui dirige ces expéditions, et on s'arrange à lui ménager les plus beaux coups. Au temps de la sécheresse, la chasse se fait un peu différemment ; c'est ce que les indigènes appellent *létsolo* et qui correspond tout à fait à la *chasse à courre ;* en effet, elle a lieu au moyen des chiens, dont tous les chefs ont de grandes meutes et qui sont dressés pour la poursuite des antilopes. Ce sont de grands lévriers, extrêmement agiles, qui gagnent à la course les *matsui*, les entourent, les mordent, les harcèlent, les obligent à se coucher et les empêchent de se sauver jusqu'à ce que les chasseurs arrivent armés de leurs assagaies et les tuent ; c'est une des particularités de ces chasses qu'elles ne se font pas avec des armes à feu, dont il y a un grand nombre chez les ma-Rotsé, mais uniquement avec les lances indigènes.

Le Zambèze recèle de très grandes variétés d'antilopes ; quelques-unes sont petites, à peine de la grandeur d'un cabri, tandis que d'autres atteignent la stature du cheval. La plus grande est le *phofou*, aussi appelée, surtout en Angleterre, *élan de Living-*

stone, parce que ce voyageur est le premier Européen qui l'ait décrite; le *koualata* ressemble à un gros veau avec de longues cornes toutes droites; le *toutounga* est une antilope aquatique qui devient de plus en plus rare; elle habite les rives du fleuve et les îles et nage avec une grande facilité; le *motobo* se rapproche du chamois; le *poti* enfin est comme une petite chèvre, dont le nom, *podi*, a probablement la même étymologie.

Si dans les plaines habitées le gibier, et en particulier les animaux féroces, ont à peu près disparu, il n'en est pas de même dans les régions boisées, où la population est très clairsemée. On y trouve facilement des lions; en voyage, la nuit surtout, il faut prendre des précautions en vue d'une visite possible de leur part. Il y a aussi plusieurs espèces de léopards, les uns comme le *nkoué* mesurant, de la tête au bout de la queue, deux mètres, et orné d'une crinière développée; le *noela* n'a généralement qu'un mètre de long et la taille d'un gros chien: la plus petite espèce est le *sipa*, un animal pas plus gros qu'un chat, mais qui a une très belle queue, aussi ce n'est guère que pour cet ornement-là qu'on lui fait la chasse. Les indigènes s'en font un vêtement pour les danses, et on en confectionne des couvertures; mais c'est principalement un article de commerce. Il vient de temps en temps au bo-Rotsé des gens du pays de Gaza, des ma-Tchangani comme on les appelle, pour y trafiquer; une des choses qu'ils recherchent le plus, ce sont les queues de sipa.

Un animal très commun et détestable par les dégâts qu'il cause dans les bercails est le *setonkouané*, grosse hyène dont le corps est assez beau, de la

grosseur d'un chien de grande taille avec un pelage à fond blanc, tacheté de taches brunes; la tête est désagréable à voir à cause du vilain mouvement qu'elle fait sans cesse avec la bouche; cette bête a un affreux ricanement et des mœurs de couardise, mais aussi beaucoup d'audace; il lui arrive de venir de nuit s'attaquer à des gens endormis dans leur hutte. Un proche parent de cet animal, est le *lououaoua*, un chacal qui tient du loup et du renard; son nom est un onomatopée qui exprime l'aboiement de cette bête; il est moins dangereux et moins audacieux que l'hyène.

On peut encore voir au Zambèze des troupeaux de buffles, d'éléphants, de zèbres et de gnous, mais comme ce sont des espèces qui ont souffert de l'épizootie de 1895, on ne les rencontre plus aussi facilement qu'autrefois. Une conséquence heureuse de cela c'est que la *tsétsé*, la mouche qui tue le bétail, a aussi diminué, et où le gros gibier a disparu la mouche n'existe plus. Ainsi il y a des régions dans lesquelles, il y a quelques années, il était impossible d'avoir des vaches et où maintenant on peut en conserver[1].

Il n'est pas rare de voir des lapins s'échapper des fourrés. On a souvent parlé de lièvres, mais cela n'est pas exact; ce sont de très petits animaux, beaucoup plus petits que leurs frères d'Europe. Cet être chétif est le héros de la plupart des contes zambéziens, comme du reste de tout le folklore bantou, où il joue le même rôle que le renard dans les fables indo-européennes.

Pour ce qui est des petits rongeurs, ils sont lé-

[1] Ce qui explique ce fait, c'est que la *tsétsé* est un parasite du buffl-

que le gros de l'armée se compose de petites fourmis qui n'ont pas même un centimètre. Quand ces fourmis se mettent en expédition, elles s'avancent en un large ruban noir atteignant quelquefois un décimètre, qui serpente rapidement, évitant les obstacles et ne se laissant arrêter par rien. Douées d'un odorat merveilleux, elles savent découvrir de la viande à une très grande distance de leur nid. Quand elles en ont senti quelque part, elles se dirigent vers ce but avec une assurance remarquable; et lorsque c'est dans une maison, elles en escaladent généralement les murailles, puis, une fois dans le toit, se laissent tomber sur leur proie. Ainsi il arrive souvent qu'étant profondément endormi, d'ordinaire entre minuit et deux heures — car c'est toujours de nuit que le seouroui opère, — on se sente tout à coup réveillé par des morsures qui ressemblent à des coups d'épingle; et il y en a des centaines, les cheveux en sont pleins; plus on en enlève, plus il en vient : c'est une invasion de fourmis guerrières. En pareille occurence, il ne reste qu'une chose à faire, c'est d'abandonner la place jusqu'à ce que ces aimables bestioles se soient retirées. On peut se représenter ce que cela a d'agréable, surtout quand on a de petits enfants et que ces invasions se répètent plusieurs nuits de suite.

Ce seouroui s'attaque à tout ce qui vit, comme à toute nourriture animale, voire même au lait et aux œufs; maintes fois nous avons déploré la perte de couvées; le seouroui perce les œufs et tue les poussins. Les animaux fuient devant lui; ceux qui ne peuvent se sauver sont presque fatalement perdus; chez nous un petit âne, des veaux, des oies, étant attachés, ont été tués par cette terrible fourmi.

Quand elle attaque une bête, elle envahit avant tout la tête, remplit les narines, les yeux et les oreilles; elle a bientôt réussi à étouffer sa proie, après quoi elle la dévore à loisir. Un jour je laissai un rat dans une trappe; le lendemain il n'en restait plus que le squelette. Une autre fois, c'était un serpent que j'avais jeté; peu de temps après je n'en retrouvais que les os.

Si cette fourmi guerrière ne s'attaquait pas à l'homme et aux animaux domestiques, son utilité serait incontestablement très grande, et il vaudrait la peine de la laisser se multiplier; elle détruit bien des insectes nuisibles, elle fait disparaître les corps morts et s'attaque aux rats dont elle bouleverse tous les nids et tue les petits. Mais, étant donnés tous les ennuis qu'elle cause à la race humaine, il est préférable de la détruire. Pour cela un seul moyen est efficace, c'est le feu. Quand on trouve une fourmilière, on commence par creuser pour mettre à jour les œufs, toujours en grande quantité; puis on allume là-dessus un bon brasier, qui détruit des milliers de ces fourmis. S'il en reste, elles abandonnent ordinairement le nid pour aller construire ailleurs. Les termites et le seouroui offrent une frappante illustration de la puissance de l'union; chacun de ces insectes pris isolément est une chétive petite bête, sans force; en masse ils deviennent redoutables, transforment la nature et en imposent même à l'homme.

Les moustiques sont à certaines époques très nombreux au Zambèze; non seulement sur les rives du fleuve, mais dans tout le pays, même dans les bois. Inutile de dire qu'ils sont excessivement désa-

que le gros de l'armée ... rès bon que
mis qui n'ont pas mêm ... nais il y en a
fourmis se mettent en ... éralement à la
en un large ruban ne ... ne l'apportent
décimètre, qui serp ... oulent et pour
obstacles et ne se lai ... ent un goût de
d'un odorat merveil
la viande à une tr
Quand elles en ont
gent vers ce but
et lorsque c'est d
généralement le
toit, se laissent
arrive souvent
dinaire entre
jours de nuit
tout à coup
blent à de
taines, le
enlève, pl
mis guer
qu'une et
jusqu'à
rées. O
surtout
invasio
Ce s
toute
œufs
de
pou
ne
du
éta

DEUXIÈME PARTIE

LES HABITANTS

CHAPITRE PREMIER

Histoire des ma-Rotsé.

Le premier Européen qui a fait connaître le Zambèze supérieur et les pays qu'il traverse est Livingstone; c'est lui le premier blanc, accompagné du voyageur Oswell, qui vit le Zambèze à Séshéké, où il arriva en l'année 1851. Livingstone parle surtout des ma-Kololo, qui gouvernaient alors le pays dont les ma-Rotsé sont aujourd'hui les maîtres.

Comme on le sait, les ma-Kololo étaient des conquérants venus du sud, appartenant à la tribu des ba-Southo. Ils arrivèrent au Zambèze sous la conduite de leur chef *Sébétoané,* vers 1840. Grosse horde de guerriers, ils emmenaient avec eux femmes, enfants et troupeaux, aussi ne voyageaient-ils pas vite; ils mirent près de vingt ans pour venir du ba-Southoland au Zambèze. A leur arrivée, le roi des ma-Rotsé, *Moramboa*[1], venait de mourir. Le pays

[1] F. S. Arnot, qui a annoté la nouvelle édition des voyages de Livingstone, dit que c'était *Molonda;* mais il se trompe.

cent *keurnel;* de même on peut rencontrer en France des gens qui disent un *collidor* au lieu d'un *corridor;* une *figuline* et une *figurine* sont évidemment le même mot quoi qu'ils aient maintenant des sens différents. Le *u* et le *o* sont pour les langues africaines, comme pour l'allemand, deux lettres d'une parenté rapprochée, si bien qu'on est parfois embarrassé en écrivant ces langues, s'il faut mettre *o* ou *u* (prononcé *ou*); il en est de même pour le *e* et le *i*, qui se confondent constamment. On comprend donc que *a-louyi* soit devenu *ma-rouyé;* puis — mais cela s'explique moins bien, — le mot est devenu *ma-rotsé.*

Quant au nom que les ma-Rotsé se donnent eux-mêmes, *a-Louyi,* nous n'avons pas réussi à apprendre d'aucun indigène ce qu'il signifie; les Zambéziens l'ignorent complètement. Le missionnaire anglais F. S. Arnot, qui a séjourné pendant quelques mois dans le pays des ma-Rotsé, en 1883, et qui a annoté la nouvelle édition du livre de Livingstone: *Missionnary tracts and researches in South Africa*[1], a cru pouvoir donner l'étymologie de ce nom.[2] Il dit: « *luyi* signifie *rivière; a-ruyi* (ou *a-*
» *luyi*), les gens de la rivière; *léa-luyi*, le nom de
» leur capitale, signifierait: « près de la rivière. » Mais cette étymologie, malgré son apparence de vérité, est absolument fantaisiste; elle pèche par la base, parce que le nom de *louyi* n'a pas la signification de rivière, qui se dit en sé-rotsé *liambaé;* on ne sait pas le sens du mot *louyi* et on ne le saura probablement jamais, comme cela est le cas

[1] Londres. John Muray. 1899.

[2] Voir l'ouvrage cité, page 442; note 64.

pour la plupart des noms de peuples et une quantité de noms propres.

Pour ce qui est des ma-Rotsé, on ne connaît pas leur origine; ils n'ont eux-mêmes aucune idée d'où leurs ancêtres sont venus; mais il y a certainement très longtemps qu'ils sont établis dans la plaine qu'ils habitent, car il y a là de nombreux tombeaux d'anciens rois qui, faute d'autres documents, témoignent de l'ancienneté de la tribu. Suivent ce que les ma-Rotsé racontent, ils descendent d'une femme, *Mbouiamoamboa*, être légendaire et à moitié mythologique. Elle fut enceinte d'une façon miraculeuse et donna naissance à un fils, *Mboo*. Celui-ci appartient encore à la légende, et on dit qu'il avait des cornes, comme un bœuf; fameux chasseur, il vivait à Libonta, au nord de la plaine que les ma-Rotsé habitent actuellement. Il eut deux fils qui furent des frères ennemis; c'était *Katouramoa* et *Mouana-Mbinyi*. Tous les deux ont leur tombeau au bo-Rotsé; ce sont des lieux de pélerinage extrêmement vénérés; celui de Katouramoa est au nord de la plaine, tandis que celui de Mouana-Mbinyi est au sud.

D'après quelques-unes de leurs coutumes, M. Coillard croit que les ma-Rotsé sont venus du sud et qu'ils sont proches parents des ba-Nyaï, tribu qui se trouve au nord du Transvaal, dans le pays des ma-Tébélé, où le fondateur de la mission du Zambèze fit un séjour. En arrivant chez les ma-Rotsé, il fut frappé des multiples ressemblances qui existent entre ces deux peuples. Ainsi leur manière de s'habiller et de saluer sont les mêmes, et dans leurs langues on remarque beaucoup de mots communs. Les rapports linguistiques sont nombreux entre le

lution ayant de nouveau éclaté, ce roi dut s'enfuir. Celui qui monta sur le trône était un neveu de Sépopa, *Lobosi;* lui aussi se rendit odieux au peuple par ses cruautés et dut à son tour se sauver devant un soulèvement. C'était en 1884. Pendant près d'une année, il y eut comme roi un jeune homme, *Akoufouna* ou *Tatira,* qui avait comme premier ministre le chef de la révolution, *Mataha,* lequel était le vrai maître du pays pendant ces mois-là. Mais en 1885 une contre-révolution avait lieu et ramenait au pouvoir Lobosi, qui prit alors le nom de *Léouanika,* sous lequel il est connu aujourd'hui.

A propos de l'histoire rotsé, il faut remarquer le pouvoir accordé aux femmes de la famille royale. C'est à une femme que les ma-Rotsé font remonter l'origine de leur peuple et en mémoire de cela, chez eux, les princesses ont toujours joui d'une grande considération et c'est pour cette raison aussi que la plus âgée des sœurs du roi partage avec lui le pouvoir; mais leurs sorts sont étroitement unis dans les différentes révolutions qui ont troublé le pays, et toujours la reine a subi celui du roi.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les langues du Pays des ma-Rotsé.

Ainsi que nous le disons dans la première partie de ce livre, les tribus soumises aux ma-Rotsé sont très nombreuses; on en compte une quinzaine et, chose frappante, quand même elles ne représentent chacune que quelques milliers d'individus, elles ont cependant des langues particulières. Pour les comprendre il ne suffit pas, comme on pourrait le croire, d'en savoir une, dont les autres ne seraient que des dialectes; elles se distinguent entre elles par leur vocabulaire; ce n'est que par une étude comparée qu'on remarque des ressemblances et une origine commune, ce qui échappe à la simple audition. Les langues du Haut-Zambèze sont aussi différentes les unes des autres que les langues latines entre elles. Elles se rattachent toutes, à une seule exception près, à la grande famille des langues bantou, qui embrasse d'une manière générale la plupart des langues de l'Afrique parlées au sud du 5° de latitude nord. Ce mot bantou est un terme cafre qui signifie les *hommes (homines);* s'il a été

les ba-Southo, et n'a jamais été au Zambèze, aussi est-ce tout à fait remarquable qu'il ait pu écrire des Etudes sur les langues du Haut-Zambèze, dont il nous a également donné des grammaires. Pour ma part, j'admire sans réservé qu'il ait pu faire une chose semblable; cela prouve chez lui un don extraordinaire pour les langues.

Cependant M. Jacottet avait lui-même le sentiment que son travail n'était pas parfait et il écrivait dans la préface de son livre : « Je ne me cache pas » que bien des erreurs de détail m'auront échappé » et que pour apprendre complètement ces langues » un séjour prolongé dans le pays même eût été » nécessaire. » Il y a en effet de nombreuses fautes dans ces analyses que M. Jacottet a publiées sur les langues du Haut-Zambèze; c'était inévitable; l'auteur ne s'est peut-être pas rendu compte que les trois garçons qui lui servaient d'autorité, trois jeunes Zambéziens en séjour au pays des ba-Southo, ne savaient eux-mêmes qu'imparfaitement ces langues, car elles ne sont presque plus parlées; c'est en particulier le cas pour le *sé-louyi* (sé-rotsé). Les générations qui ont grandi sous la domination des ma-Kololo ont adopté le langage de ces derniers et ne se servent plus qu'exceptionnellement du leur, qu'ils ne connaissent pas à fond, de leur propre aveu. Actuellement, la vraie langue du Zambèze est le *sé-kololo;* il occupe à l'égard des langues indigènes la même position qu'eut à un moment donné le français vis-à-vis des autres parlers de France et de la Suisse romande.

Comme nous l'avons dit, les ma-Kololo étaient des ba-Southo; ainsi, c'est le sé-southo qu'ils ont apporté au Zambèze. Mais, parlée par les ma-Rotsé

et leurs sujets, cette langue a subi de nombreuses altérations. Cependant cela n'est le cas que pour le vocabulaire et surtout pour la prononciation. Ainsi, tandis qu'en sé-southo persistent les trois sons bien distincts de *ta*, *tla* et *hla*, les Zambéziens les ont amenés à la prononciation unique de *ta*. En outre, comme il n'y a pas de *r* en sé-louyi (sé-rotsé), alors qu'en sé-southo *l* et *r* sont parfaitement différents, les ma-Rotsé confondent constamment ces deux lettres; or, les Zambéziens n'ont pas su distinguer les pronoms de la première et de la deuxième personne du pluriel, qui se disent en sé-southo *rona* (nous) et *lona* (vous); aussi ont-ils introduit dans le sé-kololo le pronom de la seconde personne du pluriel en *sé-rotsé*, *mina*. Ils ont également conservé en sé-kololo un préfixe qui n'existe pas en sé-southo, mais qu'on trouve dans les langues zambéziennes et qui sert à former le diminutif; par exemple : pain se dit *bo-hobé*; un peu de pain est au Zambèze *ka-hobé*, tandis qu'en sé-southo on dit bohobé*nyana*. Les Zambéziens emploient souvent le préfixe *sé* dans un sens dépréciatif qu'il n'a pas en sé-southo. Par exemple: une natte, *mo*-sémé; une mauvaise natte, *sé*-sémé.

Tandis qu'en sé-southo le nom a une forme spéciale pour le locatif, au Zambèze elle est très peu usitée, et on a généralement recours à des prépositions. Ainsi en sé-southo, *dans le plat*, se dit: *mokékeng*, du substantif *mokéké;* les Zambéziens disent : *moa mokéké,* employant une préposition. On peut aussi remarquer que les indigènes ont complètement laissé de côté le *clic* qui se fait en sé-southo avec certains mots; mais en cela les ma-Rotsé sont revenus à la forme ancienne de la langue,

car le clic en sé-southo est d'importation étrangère. Chose bizarre, il y a quelques mots qui ont pris au Zambèze juste le sens opposé de celui qu'ils ont en sé-southo; par exemple *mokhouényana*, qui signifie en sé-southo *gendre*, a pris la signification de *beau-père*. Il faut aussi remarquer qu'un grand nombre de noms d'animaux sont autres chez les ma-Rotsé que chez les ba-Southo; on trouve également quelques vieux mots, tombés en désuétude dans leur pays d'origine; par exemple *khoané*, chapeau, un ancien mot sé-southo. Enfin les ba-Southo ont adopté beaucoup de mots anglais et hollandais, qui n'ont pas été introduits dans le pays; c'est ainsi que pour un cheval, les ba-Southo disent *péré*, corruption du mot hollandais; mais les ma-Rotsé emploient le mot indigène *pitsi*, qui signifie proprement *zèbre;* ils les distinguent en appelant ce dernier *pitsi ea naheng*, cheval sauvage.

Au point de vue linguistique on peut sans doute regretter la disparition des langues zambéziennes primitives, mais, à vrai dire, c'est un grand bien pour les relations entre ces différentes tribus d'avoir une langue unique, d'autant plus que le sé-southo est parlé par peut-être deux millions d'indigènes du sud de l'Afrique, en comptant les ba-Southo et les bé-Tchouana, dont les langues sont très semblables. Mais c'est principalement pour l'œuvre missionnaire au Zambèze, de même que pour la civilisation et le commerce, qu'il est heureux que les ma-Rotsé et leurs sujets aient adopté le sé-southo; cela a singulièrement facilité la tâche, puisqu'au lieu d'avoir à étudier des langues nouvelles, inconnues, qui n'avaient jamais été écrites, on a pu profiter des travaux accomplis chez les ba-Southo. Tandis que

pour les langues du Haut-Zambèze tout eût été à faire, en sé-southo il existe dès longtemps une riche littérature missionnaire; non seulement la Bible est traduite tout entière depuis nombre d'années, mais il y a aussi une quantité de cantiques, des catéchismes, des manuels d'histoire sainte et plusieurs livres scolaires, de géographie, d'arithmétique et de lecture. Cela représente une somme considérable de travail que la mission chez les ma-Rotsé a été dispensée d'accomplir.

On pense souvent en Europe que ces langues africaines sont pauvres et pour lors faciles à apprendre. Qu'on se détrompe; ces peuples ont beau être peu civilisés, il n'en est pas moins vrai que leurs langues sont assez développées, et sous certains rapports extrêmement riches. Le verbe, en particulier, est très flexible et peut exprimer plusieurs idées différentes, uniquement en changeant la finale. Ils ont des modes, comme en hébreu, mais plus nombreux. Prenons, par exemple, en sé-southo, le verbe *voir;* avec le même radical on obtient une quinzaine de sens différents:

ho bona, voir;
ho bontsa, montrer;
ho bonela, pourvoir;
ho bontsisa, voir clairement;
ho bontsana, se montrer mutuellement;
ho bonana, se voir mutuellement;
ho ipona, se voir (le réfléchi);
ho iponela, prendre garde;
ho ipontsa, se montrer;
ho boneha, apparaître;
ho bonesa, éclairer;

précipita sur le *kangamba,* le saisit et l'égratigna jusqu'au sang tout le long de son dos. Voilà l'origine des raies que le kangamba a sur le dos. C'est la fin.

La vieille femme qui mange les gens.

Il y avait une vieille femme qui demeurait dans un grand village. Elle avait une corne sur le front, avec laquelle elle tuait les gens d'une façon extraordinaire, puis les mangeait. Un jour, elle s'en était allée à la chasse pour tuer des gens. Elle trouva un homme qu'elle tua et qu'elle transporta dans sa maison. Quand elle rentrait chez elle, elle avait l'habitude de jeter un cri strident de sorte que chacun l'entendait venir. Chez elle, elle avait une fille, qu'elle tenait sur un échafaudage dans sa maison; elle s'appelait *Sényama* (la mauvaise viande). Quand cette vieille femme rentrait dans sa maison, elle appelait toujours : « Sényama, on sent la viande ici, n'y a-t-il pas quelqu'un? » Sényama répondait : « Tu as mangé mes père et mère, veux-tu aussi me manger? » La vieille répliquait : « Prends courage, mon enfant, je ne te mangerai pas, le lion ne mange pas ses enfants; sois tranquille, ne dis pas des choses pareilles. »

Quand la vieille allait prendre quelqu'un, elle était accompagnée d'un gros vent, et quand elle rentrait chez elle, elle disait toujours à Sényama : « N'y a-t-il personne ici? » Mais celle-ci répondait : « Non, tu as mangé tout le monde. Mais si tu veux peut-être aussi me tuer, fais-le! »

Le fils du chef, Mosoka, s'en fut rôder dans le pays avec les esclaves de son père. Ils arrivèrent à un endroit où il y avait une belle pierre, sur laquelle

ils s'assirent pour se reposer et manger leur nourriture. Quand ils eurent fini et voulurent se lever, Mosoka était collé à la pierre. Il s'efforçait de se lever. mais en vain. Alors il dit aux esclaves : « Allez-vous-en ; je suis perdu ; je ne puis rien faire ! » Les esclaves partirent, laissant le fils du roi sur la pierre. Celui-ci se mit alors à chanter les paroles suivantes :

Allez le dire aux gens de Sémouenga ! (nom du chef.)

Tandis que le jeune homme chantait. Sényama l'entendit ; elle vint auprès de lui et le trouva continuant toujours à chanter. Sényama lui dit : « Que fais-tu ici ? » Il répondit : « Je ne puis pas me lever de dessus cette pierre. »

Elle lui dit : « Viens avec moi, je te cacherai et la vieille femme ne te trouvera pas. »

Alors elle le fit se lever et l'emmena dans la maison de la vieille. où elle le fit monter sur son échafaudage. Sur ces entrefaites, la vieille arriva et dit : « Sényama, on sent la viande ici : certainement on sent la viande ici. il y a quelqu'un ! »

Sényama lui dit : « Viens et mange-moi : il n'y a plus personne : tu as mangé mes parents ! »

Elle lui répondit : « Non. mon enfant. le lion ne mange pas ses propres petits. »

Là-dessus. la vieille femme s'en fut dehors et. étant rentrée. elle sentit de nouveau l'odeur de chair fraîche. Elle dit : « Il y a quelqu'un ici : certainement il y a quelqu'un ! »

Sényama lui dit : « Viens et mange-moi ; il n'y a plus personne. tu as fini le village. »

La vieille femme lui répliqua : « Non, mon enfant, le lion ne mange pas ses propres petits. »

Sényama donna à Mosoka une médecine pour l'empêcher de respirer fort : quant à la vieille, elle

de la cour; ils sont les intermédiaires entre le roi ou la reine et ceux qui ont des requêtes à leur adresser; quiconque veut parler au monarque doit être introduit par un *sé-komboa*. Les *li-komboa*[1] jouissent de ce fait d'une grande popularité et d'une influence étendue; on les craint, car ils sont on ne peut plus dévoués à leur maître; leur rôle rappelle, par le zèle intempestif, celui des maires du palais au temps des Mérovingiens. Pour demeurer bien en cour, ils sont toujours prêts à gronder et à punir leurs subalternes; chiens rampants en présence du roi et de la reine, leur arrogance éclate vis-à-vis des inférieurs.

Après les li-komboa, viennent les *maboutou*, les serviteurs immédiats de leurs majestés; ceux-ci sont envoyés de côté et d'autre, soit comme messagers, soit pour différents travaux, en particulier pour tout ce qui concerne les constructions, puisqu'ils bâtissent les maisons du roi et de la reine; ils sont aussi leurs rameurs quand ils vont en voyage. Dans ces occasions les souverains ma-Rotsé prennent une quantité de bagages; il y va de leur dignité. Cela nécessite beaucoup de bateaux et un nombre respectable de serviteurs. Ces maboutou constituent la garde du corps du roi et de la reine; ils les accompagnent partout, aussi bien dans leurs simples promenades quotidiennes que dans leurs expéditions. La nuit, comme des chiens fidèles, ils dorment à leur porte, en plein air, sans aucun abri.

Les cuisiniers de la cour forment une classe importante et à part d'esclaves; ce sont des hommes

[1] Le préfixe *sé* fait au pluriel *li*.

et des jeunes gens, parmi lesquels il y a, comme en tout chez les ma-Rotsé, une certaine hiérarchie. Outre ce personnel masculin, la maison royale a encore à son service une troupe de jeunes filles, chargées des travaux de leur sexe, consistant à plâtrer les huttes, à entretenir les fourrures, à balayer, à faire des nattes et surtout à cultiver les champs.

D'après ce grand personnel on peut penser ce que le train de cour des rois ma-Rotsé est considérable; c'est par centaines qu'on compte les personnes qui en dépendent directement, d'autant plus que chaque enfant du roi reste attaché à la maison royale, quoiqu'il ait son établissement indépendant. Le cérémonial à observer est compliqué; on ne parle à leurs majestés qu'à genoux, après avoir préalablement claqué des mains en signe de salutation et d'hommage. Chaque fois que le roi et la reine font entendre leur voix, on doit également claquer des mains comme marque d'approbation; de même quand ils éternuent ou changent de position. Quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent, les souverains sont approuvés et adulés; ce sont en quelque sorte des dieux aux yeux de leurs sujets et jamais personne n'ose les contredire ouvertement. Dans leurs sorties, tous ceux qu'ils rencontrent se jettent à genoux et leur rendent hommage par ces mêmes claquements de mains; il en est ainsi non seulement lorsque le monarque en personne passe, mais aussi quand c'est un esclave portant un objet appartenant à leurs majestés; eux et tout ce qui leur tient de près est sacré; on ne touche aucun de leurs objets sans témoigner des marques du plus profond respect.

CHAPITRE SIXIÈME

Idées religieuses et superstitions.

Livingstone avait déjà fait la remarque que les peuples du Zambèze étaient plus religieux que ne le sont la plupart de ceux du sud de l'Afrique. Il est certain que les ma-Rotsé ont une mythologie assez développée. Remarquons premièrement qu'ils ne sont pas idolâtres, mais spiritualistes. Ils croient en un Dieu unique, tout-puissant, créateur de l'univers, auquel ils attribuent absolument tout ce qui arrive, bien ou mal; on ne peut rien faire contre sa volonté. Aussi ce Dieu correspond surtout au fatum des Romains; c'est le *destin*, auquel on ne peut pas échapper, qui gouverne l'univers. Les ma-Rotsé l'appellent *Niambé;* il est personnifié par le soleil, mais ils insistent sur ce que cet astre n'est pas *Niambé* lui-même, et n'en est que la demeure. La lune est sa femme; de leur union sont nés le monde, les animaux et en dernier lieu l'homme. Celui-ci une fois créé effraya *Niambé* par ses ruses, son intelligence et son audace. Ayant fait des lances, il se mit à tuer les animaux; *Niambé* les ressusci-

tait. L'homme les tuant toujours, *Niambé* prit peur et se réfugia au ciel par le moyen d'un fil d'araignée. De là il a le pouvoir d'aider et de nuire aux hommes, c'est pourquoi on le prie et lui présente quelquefois des sacrifices. Ainsi le matin, alors que le soleil apparaît à l'horizon, ayant fait un petit monceau de sable sur lequel il a placé une écuelle pleine d'eau, l'adorateur de *Niambé* fait la salutation royale qui consiste à lever les bras au ciel à plusieurs reprises, en criant : « Yô chô! Yô chô! » puis il se jette à genoux en claquant des mains. L'eau est une offrande qu'on fait au dieu pour sa course. On rend hommage au soleil levant, car c'est de l'orient que vient la vie et tout ce qu'il y a de bon, tandis que ce qu'il y a de mauvais arrive de l'occident. Quand règne une longue sécheresse, on offre à *Niambé* un bœuf noir, symbole des nuages gros de pluie qu'on désire. D'autres fois, ce sont les femmes qui invoquent *Niambé* avant d'ensemencer un champ; elles réunissent toutes les pioches et les semences en un monceau; elles se mettent en cercle autour de ces objets et adressent des prières au dieu pour qu'il fasse fructifier leur travail. Enfin, en cas de maladies, on consulte les osselets divinatoires; ils disent ce que *Niambé* désire; on fait un cadeau au devin, interprète de la volonté du dieu et en retour celui-ci guérit le malade.

Au culte de *Niambé* se peut rattacher celui de la *nouvelle lune*, que les ma-Rotsé célèbrent chaque mois. Dès qu'on a aperçu la nouvelle lune, le crieur public l'annonce dans le village; le lendemain est un jour férié, le seul qu'aient les Zambéziens; ils ne connaissent pas d'autre division du temps que les mois lunaires et l'année. Ce jour férié mensuel

est consacré à des danses, auxquelles seuls les hommes prennent part. Pour ces fêtes, ils se revêtent d'un costume spécial, fait de queues de chats sauvages.

A propos des danses, il faut remarquer que chez les ma-Rotsé les hommes et les femmes ne prennent jamais part ensemble à ces exercices, qui n'ont du reste aucun rapport avec les danses des Européens; ce sont plutôt des rondes; tout en tournant, chaque danseur fait des contorsions très grotesques qui doivent être extrêmement fatigantes et c'est là néanmoins ce qui constitue pour eux le grand charme de ces divertissements chorégraphiques.

Quoique *Niambé* soit la divinité suprême, ce n'est cependant pas lui que les ma-Rotsé prient le plus souvent; ils ont des dieux inférieurs, les *ditino*, auxquels ils s'adressent plus volontiers; c'est quelque chose de très semblable aux saints de l'église catholique, avec lesquels on peut les comparer. Ce sont les anciens rois du pays, divinisés; leurs tombeaux sont soigneusement entretenus et on y va consulter les mânes de ceux qui y sont enterrés.

Ces tombeaux avoisinent le village qu'habitaient de leur vivant ceux qui y dorment. Ils sont marqués par un bosquet de beaux arbres, entourés d'une palissade de grands pieux taillés en pointe, recouverts de nattes très belles, propres et hautes, comme le sont celles qui forment les palissades environnant les établissements royaux. Cette enceinte, toujours soigneusement balayée, est sacrée; il est défendu d'y entrer, de peur d'irriter le dieu qui y demeure. Les habitants du village où se trouve le tombeau ont pour tâche de l'entretenir; ils doivent

le maintenir propre, réparer la palissade et les nattes gâtées. Une fois par mois, à la nouvelle lune, les femmes du village balayent non seulement le tombeau et les abords immédiats, mais aussi tout le village.

Le gardien du tombeau est en même temps une espèce de prêtre; il sert d'intermédiaire entre le dieu et ceux qui viennent le prier. On l'appelle *Ngomboti;* lui seul a le droit d'entrer dans l'enclos sacré; tous les autres mortels s'en tiennent éloignés. Le roi lui-même, venant consulter un de ses ancêtres, reste en dehors de l'enceinte et se conduit à l'égard du dieu comme un esclave en présence de son seigneur, c'est-à-dire qu'il ne s'approche qu'humblement, se faisant petit; il s'agenouille près de l'entrée et claque des mains. Celui qui vient au tombeau rend avant tout au dieu les honneurs qu'on doit au souverain, le saluant par le *shoualéla,* la salutation royale dont nous avons parlé plus haut. Alors le *Ngomboti,* de l'intérieur où il se tient seul, adresse au suppliant la salutation sé-Rotsé que le roi fait toujours transmettre à ses sujets: *Kou phouméñoko!* « Tu es salué. » Puis celui qui vient consulter le dieu, « le maître du tombeau, » comme les Zambéziens disent, expose au prêtre l'objet de sa requête et dépose son offrande, car on ne peut venir prier le dieu les mains vides.

Un trou est percé à l'intérieur de l'enceinte sacrée, près de la porte d'entrée; il sert de canal de communication avec le dieu. On place à son orifice les offrandes, composées souvent de lait qu'on verse dans l'ouverture; suivant qu'il est absorbé plus ou moins rapidement, le dieu est favorable au projet pour lequel on le consulte, ou au contraire est mé-

[illegible] dans les [illegible] rejeter la [illegible] en reconnaissance de [illegible]. On peut présenter toutes [illegible] : de la viande, des [illegible] tout leur est bon. Les objets [illegible] creusé près du sépulcre ; [illegible] temps ils sont censés avoir été [illegible] par le dieu, puis deviennent la propriété [illegible].

Ces [illegible] sont des dieux attachés à leurs tom-

beaux respectifs; ils n'ont aucun rapport avec *Niambé,* lequel demeure au ciel et peut être invoqué de partout, puisqu'il a le soleil pour demeure. C'est la divinité suprême, mais on ne sait rien de lui, de là cette préférence de s'adresser aux divinités locales, êtres historiques dont on raconte les hauts faits, héros de la nation, doués d'immortalité et seuls capables de secourir ou de châtier. Grâce à ces tombeaux répandus dans le pays, les ma-Rotsé n'oublient pas les noms de leurs rois; ils en nomment jusqu'à dix générations et de cette façon, quoique n'ayant pas l'écriture, ils connaissent quelque chose de leur histoire.

Outre *Niambé* et les *ditino*, les ma-Rotsé croient à l'existence de toute une catégorie d'autres dieux, des esprits malins dont on ne connaît pas l'origine, mais qu'on conjure par des amulettes appelées des *médecines*. Ce terme peut paraître étonnant, mais il s'explique bien quand on sait que les noirs attribuent les maux dont ils souffrent à une mauvaise influence qu'ils ont subie, à un sort qu'on leur a jeté; ainsi la médecine a pour but de chasser le mauvais sort. Les Zambéziens emploient le même mot pour désigner une amulette ou un médicament, la quinine par exemple, ou tel autre remède que nous leur donnons.

Les amulettes sont innombrables, les ma-Rotsé étant on ne peut plus superstitieux; il en est pour se protéger contre tous les maux qui peuvent atteindre les hommes; d'autres se mettent à la porte des huttes pour empêcher les voleurs d'y pénétrer pendant l'absence de l'habitant. Les indigènes croient que celui qui force l'entrée d'une maison, ou qui simpl[illegible]che d'un objet auquel la *méde-*

[illegible] que sa tête [illegible] n'est expirée! Ils ont des amulettes pour se protéger contre les animaux féroces, pour mettre [illegible] les attaques [illegible] pendant les traversées du fleuve; il y en a encore contre la foudre et les mauvais sorts. A côté des *médecines* préventives, ils en ont également qui ont pour effet de produire ce qu'ils désirent : faire la pluie, avoir des enfants, rendre les vaches fécondes, procurer la victoire sur les ennemis, être invulnérables, faire qu'on soit aimé de ses maîtres, que les chiens restent bons chasseurs ou bons gardiens, pour prendre du poisson; enfin pour les lances et les fusils afin d'être adroits tireurs et heureux à la chasse, vu qu'ils attribuent l'adresse à l'influence des amulettes.

Les Zambéziens ont une foule de superstitions dont on ne s'explique pas l'origine : une fiancée ne doit jamais prononcer le nom de son fiancé; deux personnes apparentées ne peuvent pas se trouver ensemble dans une même maison; marcher sur du sang ou sur une tombe cause un malheur; il y a certains animaux dont ils ne voudraient jamais manger, le porc par exemple; les membres de la famille royale ne mangent pas non plus le mouton et la chèvre; pour rien au monde les filles zambéziennes ne condescendraient à goûter d'une certaine espèce de poisson : cela les rendrait stériles! Quand ils trouvent quelque chose d'insolite chez eux ou sur leur chemin, c'est signe de malheur.

A cet ordre d'idées se rattache naturellement tout ce qui a trait au *devin* et au *sorcier*. On confond à tort ces deux espèces d'individus, les ma-Rotsé les distinguent parfaitement. Le *devin (molaodi)* est un

individu honoré, respecté, consulté en cas de difficultés; au moyen de ses osselets, il découvre — du moins à ce qu'il prétend — les choses cachées ou la cause des événements. Ces jeux d'osselets sont composés de dix objets, la plupart des astragales, petits os du pied, provenant de différents animaux : panthère, petite et grande antilopes, chèvre, sanglier, éléphant; en outre d'un bout de la corne d'un pied de bœuf, d'une pierre trouvée dans l'estomac d'un crocodile et de deux coquillages ramassés au bord du fleuve. Chacun de ces objets a une signification spéciale déterminée et fixe; quand le devin a jeté à terre ses ossements, exactement comme nous lançons des dés, il exprime son oracle d'après la position que ces objets ont prise. C'est donc là une certaine science, puisqu'il faut connaître la signification des objets pour pouvoir rendre des oracles; mais cette science laisse une grande place au charlatanisme et à l'interprétation arbitraire du devin, qui sait s'arranger suivant les circonstances.

Le *sorcier (moloi)* est un tout autre personnage. Il faut prendre ce mot de sorcier dans le sens qu'on ui donnait au moyen-âge: c'est un être malfaisant qui a le pouvoir de jeter des sorts destinés à nuire aux hommes, soit pour s'emparer de leurs biens, soit pour se venger ou simplement pour le plaisir de faire du mal. Il opère généralement de nuit, par l'emploi de secrètes *médecines*, il a la faculté de se rendre invisible et de faire dormir les gens très profondément: il peut donc s'introduire chez eux et les ensorceler: il leur touche le front, l
cheveux et les ongles. En s'esquivant
tout du sang, sur la hutte et dans la
à leur réveil, les gens voient ce san

ils sont plantés dans le sol, où on a préalablement fait une rigole, puis ensuite solidement liés les uns aux autres par une ceinture de roseaux placés transversalement aux premiers ; enfin, on les *smiere*, comme on dit au sud de l'Afrique, opération qui consiste à les recouvrir d'un mélange de terre, de bouse et d'eau. C'est tout un art de bien achever ce travail qui n'est exécuté que par les femmes. Quand il est réussi, cela donne des murs gris et unis rappelant, sauf pour la couleur, les murailles blanchies à la chaux. Le toit de ces maisonnettes est préparé à terre; il est fait de perches, de roseaux et de chaume; c'est quelque chose comme un grand parapluie qu'on met en place tout d'une pièce. Une troisième espèce de construction ne se trouve que chez les chefs; ce sont de grandes huttes doubles atteignant jusqu'à quatre ou cinq mètres de haut; c'est à proprement parler deux huttes l'une dans l'autre et d'inégale hauteur; celle de l'extérieur n'a guère que deux mètres, le toit repose sur les deux et se trouve plus ou moins incliné suivant la différence qu'il y a entre les deux murailles. Pour ce genre de bâtisse on ne peut pas préparer le toit à terre, le diamètre de la maison atteignant cinq ou six mètres; ce système a l'avantage de former des chambres et d'être moins chaud que les huttes simples.

Depuis quelques années le roi, la reine et quelques-uns des principaux chefs du pays ont de grandes maisons rectangulaires; celles de Léouanika et de Mokouaé sont de vrais palais par rapport aux huttes de leurs sujets. La différence entre ces maisons et celles de la plupart des Zambéziens est plus sensible qu'entre des maisons princières en Europe et celles

des classes aisées. C'est des missionnaires qu'ils ont appris à faire ces grandes constructions; mais ils n'ont pas seulement imité ce qu'ils ont vu, ils ont encore amélioré; ayant à leur disposition autant de gens qu'ils en veulent et utilisant tous les meilleurs ouvriers du pays, le roi et la reine ont pu faire construire de meilleures demeures que celles des missionnaires, dans lesquelles ils ont fait des perfectionnements; ils ont en particulier imaginé un système ingénieux pour les mettre à l'abri des termites. Léouanika est l'inventeur de ce genre de bâtisses; il consiste à isoler la muraille de la maison des grands pieux qui supportent le toit. De cette façon les termites ne peuvent y aller, puisque les murs ne touchent pas le toit et qu'il est facile de surveiller les pieux, bien visibles et complètement à découvert.

En fait de constructions, il faut aussi mentionner les *greniers* des ma-Rotsé. Ils sont édifiés sur pilotis pour les mettre hors de portée des termites, ou du moins pour qu'il soit plus facile de les surveiller et d'empêcher ces insectes d'arriver au grain. Ces greniers sont d'énormes corbeilles, de deux à trois mètres de haut et autant de large, elles sont très évasées et *smierées*, de sorte que les céréales y sont à l'abri des souris; elles sont fermées par un toit semblable à celui des petites huttes, à cause de la pluie, ces greniers étant construits en plein air, à côté des habitations.

Les vêtements confectionnés par les ma-Rotsé se réduisent à très peu de chose: vivant dans un pays au climat très chaud, ils n'ont nul besoin de s'habiller comme des gens qui ha' [illegible] froids. Maintenant que de nombreux [illegible] appor-

[illegible] le bœuf.

[illegible] que le [illegible] disparu. [illegible] le deux [illegible] plu- [illegible] jupon de [illegible] femmes.

[illegible] peaux qu'ils [illegible] avec [illegible] comme du [illegible] La [illegible] plus commune est faite [illegible] c'est celle des esclaves. les [illegible] pas ; mais tandis [illegible] n'en possèdent qu'une de cette [illegible] les riches en ont encore [illegible] de dépouilles de fauves. Un animal [illegible] pour sa peau, à cause de son épaisse [illegible] grande antilope, appelée par les [illegible] on la tue encore jeune, avant [illegible] l'abondante toison que les petits [illegible] et c'est avec ces fourrures qu'on confec- [illegible] couvertures dans lesquelles les chefs dor- [illegible] au chaud pendant les nuits froides. Ils [illegible] également d'élégants manteaux, des pèle- [illegible] semblables à celles qu'on porte en Europe.

Ces couvertures sont ordinairement un assemblage de plusieurs peaux cousues ensemble; quand elles ont des trous ils les raccommodent en mettant des pièces, appliquées très proprement et avec beaucoup de soin. Pour les coutures ils utilisent un fil d'espèce animale, pris dans les intestins des bœufs, et ils se servent d'une longue aiguille droite comme d'un poinçon, car elle n'a pas de trou, de sorte qu'ils introduisent toujours le fil directement dans la peau après l'avoir percée avec l'aiguille.

Un article important de la toilette d'un indigène est la ceinture qui soutient son vêtement et qui est taillée dans le cuir. Ici s'exerce l'art des Zambéziens; ils ornent ces ceintures de jolis dessins semblables à ceux qu'on voit sur certains cuirs européens. Les ma-Rotsé n'ont jamais imaginé de faire des souliers ni même des sandales. Ils fabriquent quelquefois des chapeaux, mais en général ils sont toujours nu-tête.

La nourriture des ma-Rotsé est très peu variée; cependant ils cultivent plusieurs espèces de céréales et diverses autres plantes potagères. Leur alimentation est surtout végétale; excepté pour le poisson, dont ils font une très grande consommation, ce n'est que rarement qu'ils mangent de la viande; ils n'en ont guère qu'aux jours de chasse ou lorsqu'une bête de leurs troupeaux a péri; beaucoup même n'en mangent jamais d'autre; sauf les chefs, ils ne tuent un bœuf qu'exceptionnellement, à l'occasion d'une circonstance spéciale et extraordinaire.

Ils ont des plantations de maïs, de plusieurs variétés de sorgho, de millet, de manioc, de patates; ils ont aussi des haricots, des courges et quelques autres pl[illegible]nues en Europe. Le grand in-

convénient de ces produits c'est qu'on ne peut pas en faire provision; ils se gâtent vite. Le charançon est grand ennemi des céréales; à peine les récoltes sont-elles rentrées, tout au plus deux ou trois mois après, qu'apparaît ce terrible insecte qui ronge le grain et se multiplie avec une rapidité effrayante. Pour parer à cet inconvénient les indigènes vident chaque semaine leurs greniers et exposent tout ce qu'ils ont en fait de maïs et de sorgho au soleil, qui tue les charançons; de cette façon on peut s'en préserver, mais si on n'a pas soin de renouveler fréquemment cette opération, les insectes reparaissent bien vite. Le millet est la seule céréale qui n'est pas attaquée; le blé européen l'est moins facilement que le maïs, mais il n'y échappe cependant pas.

De tous les produits zambéziens, ce sont les patates que les blancs emploient le plus volontiers: il y en a de différentes espèces et de qualités diverses; on en voit de blanches et de rouges, celles-ci aqueuses et beaucoup plus sucrées que les premières. Parmi cette dernière variété il en est d'énormes, aussi grosses que la tête d'un homme; ce sont les meilleures, elles sont peu sucrées et très farineuses. Il est malheureusement encore plus difficile de faire une provision de patates que de céréales, car elles se gâtent rapidement; moins d'une semaine après l'arrachage elles commencent à pourrir. Pour en garder, les Zambéziens les coupent en petits morceaux et les sèchent au soleil; ainsi elles se conservent indéfiniment, mais changent totalement de goût; quand on cuit ces patates séchées, on ne reconnaît pas du tout les fraîches, avec lesquelles elles n'ont aucun rapport; c'est une

nourriture inférieure, peu appétissante, que les indigènes aiment cependant, mais que les Européens ne supportent pas. Les haricots du Zambèze ont une gousse coriace, non comestible; par contre le grain, petit et rouge, est délicieux, extrêmement farineux. On en fait provision et ils se gardent longtemps; le charançon s'y attaque aussi, mais beaucoup moins facilement qu'aux céréales.

Les légumes verts sont chose inconnue; quelques plantes sauvages, comme le pourpier, se mangent volontiers, par les femmes surtout: mais il ne s'en cultive pas. Du reste les ma-Rotsé ne considèrent pas cela comme une nourriture; ils disent souvent des légumes verts : « Ce n'est que de l'herbe ».

En fait de cultures, il nous faut aussi mentionner le tabac et le chanvre. Ils ne fument pas le tabac, mais le prisent; cette habitude est excessivement répandue, presque tous les Zambéziens, hommes et femmes, l'ont depuis leur enfance. Quant au chanvre, c'est pour le fumer qu'ils le cultivent; cela procure une espèce d'ivresse très agréable, au dire de ceux qui en usent, mais cette pratique a de très fâcheuses conséquences sur le système nerveux: elle abrutit, si bien que le roi et la reine en ont interdit l'usage dans les capitales.

Le lait occupe une grande place dans l'alimentation des habitants du Zambèze; ce peuple pasteur a de très grands troupeaux de bétail, dont on distingue deux espèces : la race *rotsé* et celle du *bo-shikoloumboé*. La première est de grande taille, avec de longues cornes, rappelant beaucoup les bœufs d'Italie; l'autre race au contraire est très petite; elle a été amenée au bo-Rotsé à la suite de razzias. Ces deux sortes de vaches sont du reste m

laitières; les meilleures fournissent un litre de lait matin et soir, la plupart n'ont qu'un bol ou qu'une tasse et les mauvaises n'ont pas même de quoi nourrir leur progéniture. Nous en avons eu dont le veau périt uniquement parce que la mère n'avait pas de lait du tout. Il n'est possible de traire ces vaches qu'autant qu'elles allaitent; dès qu'elles ne le font plus, elles tarissent. On dit que cela est affaire d'éducation; pour nous en convaincre, nous avons exigé de nos bergers qu'ils continuassent à traire des bêtes qui ne nourrissaient plus ou dont le petit avait péri, mais sans réussite. On ne trait jamais ces vaches sans préliminaires; pour cela on fait toujours d'abord téter le veau. Enfin, chose curieuse, il arrive qu'on ne peut pas avoir de lait du tout; malgré tous les efforts du veau et du berger rien ne sort; les ma-Rotsé disent alors que « la vache refuse. » Il faut avouer, à la décharge de ces bêtes, qu'elles ne sont pas soignées; quel temps qu'il fasse, elles sont en plein air; toute l'année, elles pâturent librement dans la plaine, et les trois quarts du temps les pâturages sont si pauvres qu'elles ne trouvent presque rien à manger.

Cependant comme les ma-Rotsé ont un nombreux bétail, ils réussissent à avoir une forte quantité de lait. Ils ne le consomment presque jamais frais, mais toujours caillé et cela depuis plusieurs jours, de sorte qu'il est aigre. Ils font aussi du beurre, non pas pour le manger, mais pour se graisser; chose étonnante, tandis que cela nous dégoûte, eux nous trouvent infiniment plus répugnants de manger le beurre. Affaire de goût; et « des goûts et des couleurs, il ne faut discuter! »

Quant aux bœufs, ils les laissent grandir libre-

ment; sauf un ou deux qu'ils emploient comme montures, ils n'en font rien. Cet animal est un article de commerce et constitue la plus grande richesse des ma-Rotsé. Depuis au moins cinquante ans, des gens appelés *ma-Mbari*, venant du Bihé, — contrée qui se trouve à l'ouest du bo-Rotsé, non loin de Benguela — arrivent chaque année par troupes nombreuses, apportant sur leurs têtes des marchandises qu'ils échangent contre des bœufs. Depuis la grande épizootie de 1896, à laquelle le bétail du bo-Rotsé a échappé, on vient aussi beaucoup en acheter du Béchouanaland et de Boulouwayo. Ces trafiquants voudraient bien emmener des vaches, mais le roi et la reine ont eu la sagesse d'en interdire la vente pour l'exportation; c'est bien heureux et c'est grâce à cette loi que la race bovine du bo-Rotsé ne s'éteint pas; les indigènes sont si désireux de se procurer des produits européens, qu'ils se déferaient volontiers de tous leurs troupeaux s'ils y étaient autorisés.

Les ma-Rotsé sont habiles de leurs mains et industrieux; ce qu'ils font est d'autant plus remarquable qu'ils ont très peu d'outils. Cependant, dans ces tribus peu civilisées, chacun n'est pas capable de confectionner les différents produits de l'industrie indigène. Tous ne sont pas, cela va sans dire, également adroits, et tout comme en Europe il y a des corps de métiers. Remarquons que, sauf la culture des champs, le *smierage* des maisons, la confection de la poterie et d'une espèce de nattes, tous les produits de l'industrie zambézienne sont faits par des hommes. Ils travaillent le bois, le fer, l'ivoire; ils font de la vannerie et des articles de pêc

Les ustensiles de ménage sont en bo

en ont une douzaine; les plus courts ont au moins cinq mètres. Ces canots ont trois graves défauts, c'est d'abord de n'être presque jamais étanches: neufs, il est rare qu'ils ne coulent pas, car très vite ils se fendent sous l'action du soleil; puis ils sont trop peu élevés de bord au-dessus du niveau de l'eau; quand ils sont chargés c'est à peine si cet espace est de dix centimètres; à l'intérieur, la profondeur du bateau ne dépasse pas quatre décimètres, l'eau entre donc facilement dès qu'il y a des vagues un peu fortes, et il est imprudent de voyager si le fleuve est agité. Le troisième défaut de ces bateaux c'est leur étroitesse; c'est exceptionnel qu'ils aient plus de soixante-dix centimètres, ce que beaucoup n'ont pas. Mais il serait cependant fâcheux qu'ils fussent plus larges que cela, car aux rapides on doit souvent passer entre des rochers, dans des passages étroits où les bateaux seraient arrêtés s'ils avaient plus d'un mètre de largeur. Ces canots sont taillés dans un bois très dur, le *motsaoudi*, du palissandre; le fond est épais d'au moins huit centimètres et toujours plat, ce qui permet à l'esquif de passer sans difficulté, même où il y a très peu d'eau. Les côtés sont minces; ils n'ont que deux centimètres à l'extérieur, mais augmentent d'épaisseur à mesure qu'ils approchent de la base. Quand ils sont trop fendus et qu'ils coulent, on les raccommode en les cousant. A cet effet on pratique tout au long de la fente, de chaque côté, avec un fer rougi au feu, de petits trous avec lesquels on fait ensuite une couture au moyen d'une racine, le *makenge*, genre d'osier, ou simplement avec une écorce d'un arbre spécial que les Zambéziens emploient comme liens. A l'intérieur de la couture, on met un corps spon-

gieux, qui forme bourrelet et bouche la fente; puis on remplit bien tous les trous de tampons d'étoupe qui empêchent l'eau d'entrer. Les rames sont longues, elles ont en moyenne trois mètres, ce qui est nécessaire puisque les bateliers rament debout et s'en servent comme de gaffes quand l'eau n'est pas trop profonde.

L'œuvre d'art par excellence des ma-Rotsé, celle dont ils sont le plus fiers et qu'ils croient être une merveille, est ce qu'ils appellent la *nalikouanda*, la barque royale, que seuls le roi et la reine possèdent. C'est un grand bateau d'environ trente mètres de long et quatre ou cinq de large; il n'aurait rien de remarquable en Europe, mais construit par une tribu africaine, il est certainement digne d'admiration. Naturellement, cette barque ne peut pas être comme les pirogues ordinaires, faite d'un seul tronc d'arbre creusé; elle est fabriquée avec plusieurs pièces cousues ensemble d'après le même système employé pour restaurer les bateaux fendus, et ces grandes coutures qui courent tout le long de la barque se font avec un très grand soin, de sorte qu'elles constituent un de ses plus beaux ornements; mais ce n'est pas le seul, elle est aussi couverte de dessins pyrogravés. Sur la grande tente qui se trouve au milieu du bateau et où se tient Sa Majesté, le roi Léouanika, homme intelligent, a imaginé de placer un éléphant, presque de grandeur naturelle et assez bien imité. Les gens de Nalolo ne veulent jamais rester en arrière de ceux de Léaloui, de sorte qu'eux aussi ont mis un éléphant sur leur *nalikouanda*. Ce bateau a cinquante rameurs, vingt-cinq à l'avant et autant l'arrière: au milieu se dresse la tente, faite de na

recouvertes d'étoffes de différentes couleurs. Les rameurs de la barque royale sont tous des chefs : elle n'est employée que deux fois par an : au temps de l'inondation, quand le roi et la reine s'en vont à la capitale temporaire et quand ils en reviennent. C'est alors un beau spectacle de voir s'avancer cette grande embarcation, dont les rameurs sont pour la circonstance revêtus d'un costume spécial en peaux de lions : sur la tête ils ont des bonnets faits de la crinière de cet animal : ils rament tous en mesure, comme un seul homme, accompagnés par la musique de la cour qui est aussi sur le grand bateau et qui ne cesse de jouer. Celui-ci est suivi par une quantité de canots, car toute la population accompagne son chef. Au village il ne reste que les esclaves préposés à la garde des habitations. Le jour de la Nalikouanda est une fête pour tout le monde, on en parle longtemps à l'avance et pour cette occasion le roi et la reine font préparer des potées de nourriture et font tuer un bœuf pour les bateliers.

Dans les ouvrages de bois rentrent enfin les *instruments de musique*. Le plus intéressant, celui qu'ils appellent *sérimba*, est un xylophone composé de quinze touches en bois, fixées sur des gourdes, qui servent de chambres de résonnance. On reconnaît très bien sur cet instrument la gamme telle que nous la chantons. Ils ont encore une autre espèce de piano ; c'est un petit instrument à main appelé *kangombio*, composé de sept ou huit lamelles de fer de différentes longueurs, fixées sur une petite planche avec une gourde dessous. Cet instrument tient lieu de guitare, car ils ne l'emploient que pour accompagner le chant. Ils ont plusieurs espèces de tambours ; les uns très longs, un mètre et demi

environ, n'ont qu'une peau, le tronc n'étant pas percé complètement; d'autres sont creusés de part en part, semblables à la grosse caisse, et comme elle se portent en bandoulière.

Les Zambéziens travaillent le fer et le cuivre; ils extraient le minerai, le fondent et en font divers outils : les houes avec lesquelles ils fouillent la terre, les haches, dont ils ont plusieurs espèces qui varient de forme suivant l'usage auquel elles sont affectées. L'outil qu'ils appellent *palo* est une petite herminette utilisée dans tous leurs travaux sur bois; avec cet unique instrument ils creusent les canots, font les plats, les tabourets et équarrissent les poutres pour les maisons. Ces haches n'ont pas de trou, mais le manche est perforé; ainsi ce n'est pas celui-ci qui entre dans la hache, mais au contraire cette dernière qui pénètre dans le manche; c'est exactement le même système qu'avaient les lacustres; les Zambéziens ont du reste encore un genre de hache qui rappelle celle en silex des habitants des lacs. Les lances, les mouchoirs de poche (une sorte de petite pelle en fer mince), les bracelets, les boucles d'oreilles, les aiguilles, tout est en fer; enfin, voyant les clous européens, ils ont appris à en fabriquer et en emploient maintenant pour leurs grandes constructions.

Le métier que les ma-Rotsé exercent avec le plus d'habileté est la *vannerie;* ils sont passés maîtres dans cette branche et ils n'ont rien à apprendre des Européens. De magnifiques corbeilles de formes très variées sortent de leurs mains; la plupart ont des couvercles qui ferment bien ; les unes sont très grandes, en forme d'ellipse, de plus d'un mètre de long et soixante centimètres de large et peuvent être

[illegible] comme [illegible]. Elles sont [illegible] [illegible] se servent [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] large [illegible] [illegible] dessins réguliers et sym[illegible] [illegible] les vans [illegible] [illegible] sorte de corbe[illegible] [illegible] serre [illegible] [illegible] makenge [illegible] [illegible] dont nous av[illegible] [illegible] on peut remarquer des [illegible] [illegible] plus d'imagination que [illegible] [illegible] ce ne sont pas seu[illegible] [illegible]iques, mais des animaux [illegible]. Ils font de très beaux [illegible] d'autres, plus ordi[illegible] [illegible] pour les céréales, [illegible] coupés et ressemblent [illegible] on utilise en Europe.

[illegible] naturellement la fabri[illegible] [illegible] confectionnent de trois [illegible] appelée *léronka*, est fait[illegible] [illegible], tandis que les deux autres, les [illegible] nattes en jeunes ro[illegible]seaux, et les [illegible] avec une grosse herbe, sont au contraire l'ouvrage des femmes. Jamais un homme ne condescendra à faire des *mashaska* ou des [illegible], et vice versa. Quand on leur demande le pourquoi de cette manière d'agir, ils répondent par ce mot, qui pour eux est la raison suprême et propre à réfuter toutes les objections : « C'est notre coutume ! »

Les femmes ont la spécialité de la *poterie*. Elles fabriquent de belles cruches poreuses commodes

pour garder l'eau fraîche. Elles font en terre cuite des marmites servant à cuire la nourriture ou à conserver le lait. Ces cruches sont toujours ornées de dessins faits avec de l'ocre, qui est cuit avec la marmite, de sorte qu'il est absolument adhérent, comme le vernis qu'on applique sur la porcelaine. En enduisant tout le vase de cette matière, on l'empêche d'être poreux.

En fait d'industrie féminine, il faut aussi citer la corderie ; les femmes doivent chaque année fournir une grande quantité de ficelles pour la confection des nattes. Cette ficelle est faite avec une filasse tirée d'un petit arbrisseau et qu'on travaille comme le chanvre dans nos pays. Au moyen de l'ocre et d'autres matières colorantes, on en teint de différentes couleurs, ce qui permet de former des dessins en tressant les nattes.

Avec les écorces et les feuilles de palmier les hommes font de grosses cordes pour liens de bétail et amarres de bateaux. Ce sont eux aussi qui fabriquent les articles de pêche dont ils ont une infinie variété ; cela se comprend bien, puisque la pêche est une de leurs grandes ressources. Ils font des nasses en tous points semblables à celles employées en Europe et de grands filets qu'ils filochent simplement avec les doigts sans le secours d'aucun instrument ; enfin, ils ont une petite lance barbelée qu'ils jettent avec une grande adresse pour tuer les poissons.

Mentionnons pour finir leurs ouvrages en ivoire ; ce sont uniquement des objets de parure : des bracelets et des épingles à cheveux, apanage exclusif des membres de la famille royale. Les épingles, en particulier, sont artistement sculptées, représentant différents animaux ou même des statuettes.

... mélangement au sang. Trie... ... les montrer à son patient ... leur disant : « Les voilà ! » ... résulte du fait.

... ne soignent pas ... ceux qui vont les consulter ... le prix des soins qu'ils ... que le traitement ait commencé, car ... ont pour principe : « Rien, pour rien ... du reste, ils ressemblent à beaucoup d'autres ... mes.

CONCLUSIONS

Les ma-Rotsé sont-ils des sauvages? Probablement qu'à peu près tout le monde, en Europe, répondra par l'affirmative; mais, avant d'émettre une opinion, il serait bon de s'entendre sur le sens qu'on donne à ce mot. Si sauvage veut dire: « qui n'appartient pas à la civilisation européenne », alors oui, ils le sont; mais si sauvage est ce que disent les dictionnaires : « ce qui vit dans les bois, dans les lieux déserts, pas en société organisée, sans lois, se nourrissant exclusivement de chasse et de pêche », alors non, les ma-Rotsé n'en sont pas, puisque aucune de ces définitions ne correspond à leur état social; comme nous l'avons vu, ils ont des lois et une organisation politique; ils sont agriculteurs et élèvent du bétail; ils ont des arts et des métiers, et s'ils vont à la pêche et à la chasse, ils n'y passent pas toute leur vie et ne se nourrissent pas exclusivement de viande; au contraire, leur nourriture est surtout végétale. Ils aiment la viande, mais seulement comme accessoire. En tous cas, ils ne mangeraient jamais de la chair crue, comme on le pense quelquefois; ils la

savent
pourra
n très
com-
ris la

valeur de l'argent, ils saisiront aussi mieux ce que représentent les termes d'un problème; ce travail ne leur paraîtra alors plus aussi abstrait.

On pense aussi que les noirs sont infiniment plus corrompus que les Européens. Ici encore il est bon de s'entendre. Si d'une part l'immoralité est sans doute plus répandue chez eux que chez les peuples christianisés, d'autre part on peut cependant dire qu'elle y est moins grande. On croit avoir lancé aux noirs la suprême accusation quand on a dit d'eux qu'ils sont comme des animaux; cela est vrai dans une certaine mesure, mais précisément parce qu'ils sont un peu comme des animaux ils ne connaissent pas des vices contre nature, tels qu'il en existait dans l'antiquité, à Sodome, en Grèce, à Rome et tels qu'ils existent aujourd'hui en Europe; ainsi, être comme un animal, c'est souvent être supérieur à ce que sont les hommes. C'est partout, sous toutes les latitudes, que le cœur humain est plus ou moins corrompu, vicieux ou en tout cas enclin au mal: ne nous étonnons pas de ce que la fausseté, le mensonge, le vol et l'adultère soient communément répandus parmi les ma-Rotsé. Les peuples de race blanche ne peuvent se glorifier d'une moralité beaucoup supérieure; que de gens en Europe qui, sous des dehors corrects, sont corrompus, vivent dans le désordre, sont d'une immoralité telle qu'ils ont perdu le sens de ce qui est bien et de ce qui est mal, de sorte qu'on a dû inventer pour eux un nouveau qualificatif, ils sont *amoraux!* N'est-il pas humiliant de constater que, malgré des siècles de lumière et de christianisme, malgré les progrès de la science et malgré l'instruction si généralement répandue, le mal soit encore si grand, qu'il y ait encore des gens

menteurs, ce qui
gendarmes et
sieurs années
nous ne les
nombre d'Eur
étonnés qu'ils
vol en part
qui ferm
été constam
L'ivrognerie,
blancs, n'existe
que nous
vu un hom
l'initiative
il a déc
interdit
son royaum
dans les
tous les
est celui de
part d'en
la parole
sa pensée
en prati
sait jam
leur dir
ment
admettr
conven
mener
sauter
tromper, e
affirmeron
aussi.

ıoins de prendre un individu en flagrant délit, ·rive-t-on que rarement à obtenir une confession -a culpabilité.

.ais, en tout ceci, nous ne devons pas oublier l'Evangile change les cœurs; comme on voit Européens vicieux et ivrognes se convertir et nger de vie, on rencontre aussi des ma-Rotsé ·z lesquels cette œuvre de régénération s'opère et ıt les mœurs se transforment.



sieurs qu
particulier
cines em
les mau
les amul
eux pou
prononc
risons.
blable ?
sinon
ploien
mais
nant
dout
pou
et e
leu

b

l
l.

